

VOLUME 13 Prix : 0.70

HISTOIRE

ANECDOTIQUE

DE

LA GUERRE

PAR

FRANC-NOHAIN et PAUL DELAY

13

LES ANGLAIS
et
leur armée continentale

PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

3e ÉDITION

HISTOIRE ANECDOTIQUE
DE LA GUERRE

VOLUME 13

Les Anglais et leur armée continentale.

Cette brochure a été déposée, conformément aux lois, en octobre 1916.

HISTOIRE
ANECDOTIQUE

DE

LA GUERRE

PAR

FRANC-NOHAIN et PAUL DELAY

13

**Les Anglais
et leur armée continentale.**

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

Cet ouvrage ne vise nullement à dévoiler les plans militaires ou les secrets diplomatiques. Nous estimons que bien des années se passeront sans doute avant que le récit certain des événements actuels puisse être raisonnablement tenté.

Plus simplement nous avons noté quand ils se produisaient et en les classant au fur et à mesure, de notre mieux, par catégories, les situations remarquables, les incidents multiples et pittoresques, les mesures spéciales qui caractérisent cette époque extraordinaire. Ainsi seront fixés les souvenirs de chacun et préparés de nombreux matériaux à l'usage de ceux qui, un jour, établiront l'histoire définitive de la guerre.

Chaque volume a été écrit avec un souci constant de la sincérité et de l'authenticité les plus scrupuleuses. On n'y trouvera que des choses vécues, dont nous nous sommes efforcés à rendre, pour le grand public, la lecture instructive, facile et attrayante.

SOMMAIRE

LES ANGLAIS
ET LEUR ARMÉE CONTINENTALE

L'attitude de la Grande - Bretagne au début de la guerre.

S'il est toujours difficile à un Français d'apprécier ce qui se passe dans un autre pays parce qu'il a forcément tendance à formuler son jugement d'après la mentalité, l'éducation, les traditions, les habitudes qui sont nôtres, l'embarras redouble quand il s'agit de faits s'étant déroulés en Grande-Bretagne. La vie privée comme la vie publique des deux peuples n'offrent guère, en effet, de points de comparaison.

Tel est le résultat du « splendide isolement » dans lequel le Royaume-Uni a voulu vivre et qui créa une opposition formidable à la construction du tunnel sous la Manche, en dépit de l'épanouissement de l'Entente Cordiale.

Nos compatriotes ont parfois, au début de la guerre, oublié cette vérité, ce qui les empêcha d'admirer autant qu'il convenait l'effort gigantesque accompli, dès le premier jour, par nos alliés d'outre-Manche. Pour faire surgir, créer de toutes pièces, en moins de deux ans, cette immense armée que les Allemands n'avaient

jamais prévue, que nous-mêmes n'aurions jamais osé espérer, les Anglais ont suivi des voies qui leur sont particulières et qui, par suite, nous ont fréquemment déroutés.

Ceux qui ont assisté de près aux premières opérations de la mobilisation française n'oublieront jamais quelle était la préoccupation dominante des hommes allant rejoindre leurs dépôts : « Que va faire l'Angleterre ? Se rangera-t-elle à nos côtés ? » Si chacun savait son armée peu nombreuse, il connaissait en revanche la puissance de sa flotte. Avec la Grande-Bretagne, c'étaient la protection de nos côtes assurée, le ravitaillement se poursuivant en toute sécurité, nos colonies pouvant envoyer au secours de la métropole des contingents armés et les produits de leur industrie.

*
* *

La réponse fut rapide. Le 29 juillet 1914 l'Allemagne faisait savoir à la Grande-Bretagne que, contre une assurance formelle de la part de cette puissance de garder la neutralité, elle était disposée à prendre l'engagement, en cas de conflit, de ne conquérir aucune partie du territoire européen de la France, l'Allemagne ne promettait toutefois pas de respecter notre domaine colonial. Sans s'arrêter à « cette proposition infâme », selon le qualificatif que lui accola le premier ministre, M. Asquith, la Grande-Bretagne demanda, le 31 juillet, à la

France et à l'Allemagne si elles entendaient respecter la neutralité de la Belgique. La France répondit de suite affirmativement.

Ce même jour, 31 juillet, M. Asquith avait parlé ainsi à la Chambre des Lords :

« J'ai une déclaration à faire à la Chambre. Nous venons d'apprendre, non pas de Saint-Pétersbourg, mais de l'Allemagne, que la Russie a décrété une mobilisation générale de son armée et de sa flotte, et qu'en conséquence de ce fait l'état de siège a été proclamé en Allemagne. A ce que nous entendons, cela signifie qu'il y aura mobilisation en Allemagne. La mobilisation russe est générale, et si elle se poursuit dans les circonstances présentes je préfère ne répondre à aucune autre question avant lundi.

« C'est l'attitude expectante. Elle correspond à la résolution suivante : *c'est quand la France est attaquée que nous devons agir et mettre en œuvre les accords militaires existants*.

« En attendant, jusqu'à la dernière minute, nous devons multiplier nos efforts médiateurs, d'où la démarche accomplie aujourd'hui à Saint-Pétersbourg et à Vienne avec l'appui du cabinet de Paris. »

Le 2 août, Sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères, faisant allusion à de nouvelles propositions allemandes, disait à la Chambre des Communes :

« L'offre allemande de respecter le littoral du Nord de la France est insuffisante. Il nous faut également la garantie de la neutralité de la Belgique.

« En cas de neutralité violée, l'Angleterre remplirait ses obligations.

« Si une grande puissance comme l'Angleterre se désintéressait dans une crise semblable, ne croyez-vous pas qu'elle se trouverait, à la fin, dans une position où elle ne pourrait faire valoir ses intérêts ? Mais si la violation de la Belgique est confirmée, il y a obligation pour l'Angleterre de faire son possible pour empêcher les conséquences qui suivraient la violation si elle ne rencontrait pas d'opposition. »

Sir Edward Grey terminait en annonçant que la mobilisation de l'armée et de la flotte commencerait ce même jour à minuit.

Cependant l'Allemagne avait envahi la Belgique le 4 août, déclarant que c'était pour elle « une question de vie ou de mort ». L'ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin, Sir E. Goschen, réclamait immédiatement ses passeports ; le Royaume-Uni entrait dans le conflit.

* * *

Premier débarquement de l'armée anglaise en France.

A partir du 10 août, les troupes anglaises arrivèrent simultanément au Havre, à Dieppe, à Boulogne. Ces troupes appartenant à l'armée active étaient magnifiques d'allure et de tenue.

Au Havre eurent lieu les débarquements les plus importants — plus de trente mille

hommes sur les soixante-dix mille qui composèrent le premier corps expéditionnaire — ; les transports se succédaient sans discontinuer jour et nuit. En arrivant dans le port, les soldats criaient en chœur : « Hip ! Hip ! Hurrah for France ! » et les Havrais répétaient avec enthousiasme : « Vive l'Angleterre ! » Sitôt débarqué chaque régiment prenait la formation en colonne et défilait dans les rues, musique en tête, au milieu d'acclamations sans fin. Les habitants offraient aux soldats des fleurs, des rubans tricolores, des cigares et des cigarettes ; les Anglais en échange donnaient les insignes en métal de leur régiment.

La ville semblait en fête, tant l'arrivée de l'armée anglaise remplissait les cœurs d'espérance et de joie. Au surplus, les commerçants réalisaient des affaires magnifiques, car les soldats et officiers anglais, qui restaient quarante-huit heures en moyenne au Havre avant de partir sur le front, dépensaient beaucoup d'argent.

Nos alliés étaient accompagnés de tous les services nécessaires à une armée en campagne, le tout supérieurement agencé. Chaque détail du matériel causait l'émerveillement des Havrais. Les chevaux des fourgons à bagages et à vivres étaient notamment splendides.

A l'usage des conducteurs de voitures à chevaux et aussi des nombreuses automobiles amenées par le corps expéditionnaire, des affiches blanches avaient été apposées aux carrefours des voies publiques : « In France, motors keep the right ; en France, les automo-

biles doivent tenir leur droite. » Recommandation fort utile, puisqu'en Grande-Bretagne, c'est sur leur gauche que les voitures circulent.

Comme on était en plein été, les soldats et officiers profitèrent de leur séjour à la mer pour prendre des bains ; les prouesses natatoires de plusieurs d'entre eux furent encore un sujet d'admiration pour les habitants du Havre.

Les interprètes envoyés par le ministère de la Guerre pour faciliter les relations du corps expéditionnaire avec les autorités civiles et militaires augmentaient l'animation de la ville. C'étaient pour la plupart des fils de famille, presque tous sous-officiers de cavalerie. Ils portaient l'uniforme avec crânerie, le bonnet de police remplaçant généralement le képi. Au bras, les jeunes filles des magasins du Havre leur avaient cousu des brassards aux couleurs britanniques, marque distinctive de leur fonction. Bientôt d'ailleurs les interprètes devaient abandonner leur tenue trop voyante pour la tenue kaki de l'armée anglaise.

* * *

Une partie des troupes partaient par chemin de fer pour gagner par Rouen et Amiens le Nord de la France et se concentrer à Mons où elles retrouvaient celles qui avaient débarqué à Dieppe et Boulogne ; mais comme ces lignes de chemin de fer déjà encombrées par la mobilisation et la concentration des armées françaises

ne présentaient qu'une capacité limitée, une autre partie des troupes s'en allaient à pied par la route de Rouen pour prendre le train en cours de chemin. Elles passèrent ainsi devant l'église d'Harfleur, à la flèche si pure, construite par leurs ancêtres, lors de la guerre de Cent Ans. Les paysans normands, chez lesquels la défiance de l'Anglais, résultat fatal de luttes séculaires, était encore vivace quelques années plus tôt, applaudissaient maintenant au passage de ces régiments allant combattre l'ennemi commun.

Lord Kitchener, ministre de la Guerre, avait adressé les instructions que voici au corps expéditionnaire :

Vous avez reçu l'ordre d'aller à l'étranger aider nos camarades français contre l'invasion de l'ennemi commun. Vous aurez à accomplir une tâche nécessitant votre courage, votre énergie et votre patience. Souvenez-vous que l'honneur de l'armée britannique dépend de votre conduite individuelle ; votre devoir est non seulement de montrer l'exemple d'une discipline et d'une fermeté parfaites sous le feu, mais aussi de maintenir les relations les plus amicales avec ceux que vous aidez dans cette lutte.

Les opérations auxquelles vous prendrez part auront lieu sur le territoire d'un peuple ami et vous ne pourrez pas rendre un plus grand service à votre pays qu'en vous montrant sous le vrai caractère du soldat anglais en France et en Belgique. Soyez invariablement courtois, attentifs, aimables. Ne détruisez jamais les biens et regardez le pillage comme un acte indigne. Vous êtes sûrs d'être bien reçus et accueillis avec confiance ; soyez-en dignes.

Vous ne pourrez remplir votre devoir que si votre santé est bonne. Ainsi, gardez-vous des excès. Dans cette nouvelle épreuve vous pourrez trouver des tentations : vous devez complètement y résister.

Faites votre devoir bravement, craignez Dieu et honorez votre roi !

Le général French, commandant du corps expéditionnaire, vint passer quelques heures à Paris pour saluer le Président de la République.

Reçu le 15 août à midi et demi à la gare du Nord par M. Malvy, ministre de l'Intérieur, et sir Francis Bertie, ambassadeur d'Angleterre, il fut acclamé par une foule considérable.

Se rendant en automobile à l'ambassade d'Angleterre, le général French, qui allait devenir peu de temps après le maréchal French, fut l'objet d'une grandiose manifestation. Partout les cris de « Vive l'Angleterre ! Vive la France ! Vive la Russie ! Vive l'Armée ! » se faisaient entendre poussés avec un unanime élan. Le long des trottoirs et aux fenêtres des femmes agitaient des drapeaux et lançaient des fleurs.

A l'entrevue de l'Élysée assistaient M. René Viviani, président du Conseil, les ministres de la Guerre et des Affaires étrangères.

Le 16 août au matin, le général French rejoignait ses troupes sur le front Namur-Mons ; la collaboration des armées anglo-françaises allait commencer.

*
* *

Les Anglais s'installent pour trois ans.

Dès que les Anglais eurent mis le pied sur notre sol, ils s'organisèrent comme s'ils devaient y rester un temps considérable.

Tout le monde en France était alors persuadé que la guerre durerait quelques mois ; or les contrats passés chez nous par l'armée britannique portaient sur trois années. En Normandie, cela fit communément rire : « Ah ! ces Anglais, ce qu'ils gâchent de l'argent ! » En réalité, nos alliés prévoyaient de longues hostilités et prenaient leurs précautions.

Les contingents britanniques se trouvaient dans une situation très particulière.

L'armée française combattait chez elle. Ses dépôts lui envoyaient en quelques heures de chemin de fer les réserves d'hommes dont elle avait besoin, les stations-magasins lui expédiaient avec rapidité les ravitaillements en vivres, munitions, équipement, vêtements.

L'armée anglaise, si utile fût-elle pour notre défense, venait en surcroît sur notre sol. La mobilisation générale française absorbait toutes les disponibilités du pays. Si les troupes britanniques avaient prétendu se nourrir, s'habiller, s'équiper, se fournir en munitions chez nous, mieux eût valu refuser leur appui, car nos

soldats eussent trop souffert d'une semblable concurrence.

Amener des troupes en France n'était donc pour le Royaume-Uni que la plus modeste partie du problème. Il importait de leur assurer un ravitaillement complet et régulier sans que la France eût à y participer. Et de fait, à part ceux des légumes frais qu'ils pouvaient acheter sur place, nos alliés ne nous demandèrent rien.

*
* *

Si l'armée anglaise du début de la campagne put augmenter progressivement jusqu'à comporter près de deux millions d'hommes, ce fut grâce à la solidité et à l'élasticité des bases constituées à partir du mois d'août 1914 et dont l'aménagement fut entièrement terminé au cours du printemps 1915, soit en moins de neuf mois.

La base c'est le trait d'union permanent entre la Grande-Bretagne qui enrôle et instruit les hommes, fabrique les armes, les munitions, le matériel, achète et prépare les vivres d'une part, et les régions de la France où les troupes britanniques font face à l'ennemi d'autre part. La base, c'est en quelque sorte le cœur d'où les principes de vie vont affluer de la dernière jusqu'à la première ligne.

A toute base en France correspond une base en Angleterre et c'est entre ces deux bases que

les navires de transport font une navette continuelle, protégés par une puissante flotte de combat contre les attaques de l'ennemi.

*
* *

Visite de la base anglaise du Havre.

Nous allons visiter l'ensemble de la base du Havre, la plus considérable que nos alliés aient organisée en France, et commencer par les camps de renforcement. Là vivent quelques jours avant de partir pour le front des fractions à effectifs très variables, appartenant à tous les régiments, qui viennent d'arriver des dépôts de la Grande-Bretagne, en prévision de besoins immédiats. Ce sont des soldats parfaitement entraînés, auxquels il ne manque plus que le baptême du feu, ou bien des hommes que des maladies ou blessures, aujourd'hui guéries, ont fait naguère évacuer du front.

Il ne se trouve dans ces camps que les soldats appartenant aux formations qui se battent déjà. Les nouvelles formations venant grossir les armées du continent ne s'y arrêtent pas. Sitôt débarquées, celles-ci montent dans des trains qui les attendent. Fréquemment en France des régiments entiers, sans quitter le quai où leur transport avait accosté, accomplirent en quelques heures la double opération du débarquement de la voie de mer et du réembarquement sur la voie ferrée.

Les camps sont situés près la vieille ville d'Harfleur et s'étendent en longueur dans la plaine baignée par la Lézarde et que borne le chemin de fer du Havre à Montivilliers. Des milliers de tentes blanches à forme conique égaient le paysage coupé çà et là par des baraquements destinés aux divers services ou par les fermes dont les tenanciers cultivaient la plaine avant les hostilités.

Sur l'emplacement des camps poussaient naguère le blé, le seigle, le colza, les légumes, tout ce que produit la riche Normandie. Il a fallu indemniser les propriétaires et les locataires, supprimer la culture, adapter les terrains à leur nouvelle destination, élargir les routes anciennes et en créer d'autres, établir des canalisations d'eau et d'électricité, construire des égouts : nos alliés tenant à soumettre toutes leurs installations aux règles du confort et de l'hygiène.

Pour aller aux camps de renforcement nous traversons un passage à niveau sur la voie ferrée, où des réservistes français de la territoriale, les G. V. C., en uniforme de velours, montent la garde.

Cent mètres plus loin commence la région militaire britannique ; la consigne est des plus sévères. Côte à côte une sentinelle française et une sentinelle anglaise écartent les importuns : mais notre laissez-passer est très en règle, et l'on nous conduit près du colonel commandant.

Un beau type de soldat, grand et fort, la moustache et les cheveux grisonnants. Il vient à nous, la main tendue, et se met de suite à

notre disposition, en un français des plus corrects, qui fait honte à notre anglais hésitant.

« Je vais vous donner un sous-officier pour vous conduire, nous dit-il. Vous reviendrez me voir ensuite, et je serai prêt à vous fournir toutes explications complémentaires que vous pourriez désirer. »

Un sergent-major de bataillon, le grade venant immédiatement au-dessous de celui de sous-lieutenant, nous est présenté : « M. Jack Spencer ». Cette formalité accomplie, notre guide, un beau garçon, haut de 1m80, au parler très doux des Écossais, nous emmène à travers les camps.

*
* *

Tentes et baraquements forment une série d'îlots coupés par les routes.

Les tentes contiennent chacune quatorze hommes, le plancher démontable est surélevé, au moyen de morceaux de bois, à dix centimètres au-dessus du sol, ce qui permet d'y dormir, quand il pleut, à l'abri de l'humidité. Quant aux officiers, ils ont droit au logement individuel dans une petite baraque en toile imperméable, tendue sur des montants en fer. C'est de proportions suffisantes pour placer un lit, une chaise, une toilette et la cantine de l'officier.

Les bureaux occupent des baraquements plus ou moins importants avec perron extérieur formant galerie couverte et sont placés sur des pilotis qui leur donnent un faux air de chalets suisses. Devant ces baraquements, les Anglais, qui aiment passionnément les fleurs, ont dessiné

des jardinets aux plates-bandes exiguës mais gentiment garnies.

Des soldats vont et viennent autour de nous. Ce sont des originaires de la Grande-Bretagne, Anglais, Écossais, Gallois, Irlandais, quatre races réunies dans une même patrie, mais qui ont gardé néanmoins leurs caractéristiques ; des Canadiens, se distinguant par leurs chapeaux ronds à larges bords ; des Australiens ; des Indiens, au large turban d'étoffe rayée ; des Égyptiens qui, comme signe distinctif, portent un sphinx de métal sur l'épaule droite. Quelle merveille de voir réunis dans cet espace de quelques kilomètres les représentants des cinq parties du monde venus pour réduire l'insolence d'un ennemi commun !

D'autres soldats font l'exercice. Des artilleurs manient les pièces, des fantassins se livrent à l'escrime à la baïonnette contre des mannequins bourrés de paille. Des corvées passent, cependant que, sur les routes, camions automobiles et hippomobiles se succèdent sans interruption.

Voici des constructions en tôle galvanisée : celles-ci contiennent les latrines, organisées avec un soin d'hygiène scrupuleux ; celles-là des lavabos à eau courante ou des douches à eau chaude et eau froide, car la douche quotidienne est de rigueur.

Trois vastes baraquements s'élèvent à peu de distance l'un de l'autre : la chapelle catholique, la chapelle protestante, la salle de réunion de l'armée du salut. Chacun va selon ses origines dans l'un des baraquements ; car le soldat anglais areligieux n'existe pas.

*
* *

Nous passons ensuite dans le mess des officiers, avec restaurant et salle de lecture, et dans le club des soldats qui possède une estrade pour les concerts et une buvette à prix très modérés. Toute boisson alcoolique est proscrite ; en outre du thé, du cacao, du bouillon, on y déguste des brioches, des madeleines et un cake dont nous pouvons certifier, pour l'avoir goûté, la parfaite authenticité.

Les hommes ont gratuitement à leur disposition dans le club du papier, des jeux divers, des journaux, des revues. Quand nous entrons, des amateurs sur l'estrade préparent au piano le concert de ce soir. N'est-ce pas très joli le spectacle de ces soldats qui, dans deux ou trois jours, se battront et ne pensent à cette heure qu'à accorder leurs voix et leurs instruments sur le rythme d'une vieille chanson écossaise !

Cette vaste tournée terminée, nous allons remercier et féliciter le colonel commandant. « Nous faisons de notre mieux, nous dit celui-ci : nos soldats se perfectionnent chaque jour ; les chefs ont le devoir également de perfectionner chaque jour leur bien-être. »

Le colonel nous donne ensuite quelques détails sur les difficultés de tout ordre qu'il a fallu vaincre pour choisir l'emplacement des camps et en prendre possession. Le paysan normand n'a pas précisément la réputation de mal défendre ses intérêts, aussi les Anglais, pour

arriver à un accord, ont-ils dû souvent user de patience et de diplomatie. Si quelques paysans se plaignent, peut-être par principe, du prix reçu, la plupart se déclarent satisfaits.

Cependant nous considérons un funiculaire qui, partant de l'un des camps de concentration, grimpe le long de la colline où ils sont adossés.

« Prenez-le, nous dit le colonel, il vous conduira au dépôt de remonte et à l'hôpital pour chevaux installés sur la colline. »

*
* *

Le dépôt de remonte et le « Veterinary Hospital ».

En quelques minutes nous voici sur le plateau, très large, très aéré, et le dépôt de remonte s'offre à nos yeux.

Il renferme de deux mille à deux mille cinq cents chevaux. Mille d'entre eux environ partent chaque semaine sur le front et un nombre égal vient les remplacer instantanément. Originaires presque tous de l'Irlande ou de Grande-Bretagne, quelques-uns cependant proviennent du Canada, les chevaux sont parfaitement dressés et en état d'être expédiés à l'armée d'un moment à l'autre.

Sur le terrain où a été établi le dépôt s'étendaient, il y a encore six mois, des champs d'avoine, de trèfle, de blé, de pommes de terre. Tout a été arraché et nivelé.

Les fermes restées debout servent de logement aux officiers, les cours, où l'herbe seule poussait naguère, sont maintenant divisées en plates-bandes fleuries. L'eau et l'électricité ont été amenées, comme d'ailleurs dans toutes les parties du dépôt, et l'on a construit des salles de douches et des latrines impeccables. Quand les paysans reprendront, après la guerre, possession de leur bien, il ne tiendra qu'à eux de jouir de tout le confort moderne.

Le colonel commandant nous fait accompagner par l'interprète placé près de lui par l'autorité militaire française. Ce dernier n'est pas dans une sinécure ; c'est lui notamment qui doit traiter, au nom des Anglais, avec les habitants du pays, chaque fois qu'il se produit une collision d'intérêts. On devine aisément les mille difficultés qui peuvent se présenter et qu'il faut résoudre au plus vite.

Le dépôt de remonte est constitué, en tant que constructions, par une série d'écuries adossées dos à dos et non clôturées. Un toit en tôle galvanisée, soutenu par des poteaux et des refends en planches à chaque extrémité, les abrite simplement contre les intempéries. Entre chaque ligne d'écuries règnent des chemins et les inévitables plates-bandes fleuries.

Les huit cents hommes du dépôt couchent sous la tente. Des baraquements contiennent les cuisines, les réfectoires, la chapelle, le mess des sous-officiers, les bains et douches à eau chaude et eau froide. Fréquemment, les réfectoires se transforment en salles de spectacle ; le soir de notre visite, un assaut de boxe entre

divers soldats du camp est affiché. Le prix des places est fixé à 2 francs pour les officiers, 1 franc pour les sous-officiers, 0 fr. 50 pour les caporaux et soldats. Cet argent permet de constituer un fonds de bourse que se partagent les vainqueurs. Nous demandons à notre guide si les luttes sont sérieuses.

« Très sérieuses, mais très loyales aussi, et avec des détails curieux. J'ai vu souvent le vainqueur, après avoir rudement mis knockout son adversaire, lui tendre la main en se déclarant *très fâché* d'avoir été obligé de lui faire du mal. »

Visitons les écuries. Les chevaux sont dans la meilleure forme ; il y en a de tous les genres : chevaux de selle pour cavalerie légère et grosse cavalerie, chevaux de trait pour petits, moyens et lourds charrois. Une écurie particulière abrite les chevaux des officiers : ce sont toutes bêtes de réelle valeur.

Dans une autre écurie sont des mulets, dont les Indiens prennent soin.

Tous les chevaux sont sortis deux fois par jour et soumis à un examen vétérinaire rigoureux. Dès qu'ils ont la moindre chose, même la plus légère écorchure, ils sont envoyés au Veterinary Hospital, situé à peu de distance du dépôt de remonte.

*
* *

Les écuries de cet hôpital sont construites comme celles du dépôt. Toutefois, les chevaux

malades dont l'air libre pourrait aggraver l'état séjournent dans des écuries entièrement closes au moyen de toiles de tentes.

L'hôpital pour chevaux comporte les mêmes divisions qu'un grand hôpital pour humains. Il y a le service des fiévreux, celui des maladies de la peau, celui des maladies des bronches, celui des fractures, celui des blessures, etc.

Il est installé pour recevoir deux mille clients.

Au centre de l'hôpital se trouve une immense salle d'opérations, où l'on peut traiter trois chevaux à la fois. Le sol a été recouvert d'une épaisse couche de béton ; au-dessus sont disposées des paillasses de la taille de la bête. Après chaque opération, toile et paille sont renouvelées.

Une fois guéris, les chevaux sont renvoyés au dépôt de remonte. S'ils sont inguérissables, mais sains, on les vend à la boucherie.

« L'installation de cet hôpital, qui possède des vétérinaires de tout premier ordre, a coûté fort cher, nous dit le nouveau guide qui s'est chargé de nous le faire parcourir, mais les Anglais font quand même avec lui une excellente affaire. On peut estimer à cinq cents par mois le nombre moyen des chevaux qui en sortent complètement remis sur pied et que sans cela il eût fallu revendre à vil prix. »

Le dépôt et l'hôpital sont d'une propreté extraordinaire. Nulle part de mauvaise odeur, nulle part on ne découvre de tas de fumier ou d'immondices, tout cela est enlevé soir et matin et porté au loin ; des égouts circulant sous chaque écurie conduisent les eaux sales,

les urines jusqu'à des fosses aseptiques. Les Anglais ont même construit des fours d'incinération dans lesquels brûle au fur et à mesure tout ce qui a été ramassé à terre : poussières, papiers, loques quelconques, chiffons, boîtes vides de conserves, etc.

*
* *

Comment sont assurés les approvisionnements de l'armée.

Il faut deux après-midi pour parcourir les docks et les installations qui contiennent les approvisionnements de toute nature à l'usage de l'armée anglaise opérant en France. Ce seul fait indiquera leur importance.

Voici d'abord les vivres. Imaginez un immense hangar de douze cents mètres de long sur cent cinquante de large, appartenant à la Chambre de Commerce du Havre, que l'on appelle ici le Hangar aux Cotons. C'est actuellement le plus grand de France.

Il avance dans le bassin qui l'entoure de trois côtés, à la manière d'une presqu'île bordée de quais spacieux où des navires accostent sans cesse débarquant des produits amenés de la Grande-Bretagne.

Des grues puissantes déchargent caisses et sacs, portés aussitôt dans le hangar. Là, malgré la diversité extrême des articles, règne l'ordre le plus parfait.

Il y a six divisions principales, dont des lettres gigantesques limitent le domaine particulier : par exemple la division des farines et céréales, ou encore la division des conserves. Une division se subdivise, selon les articles, en autant de sections et de sous-sections qu'il est nécessaire : farine de blé, farine de maïs, paille, avoine, ou encore conserves de viande, conserves de poisson, conserves de légumes, conserves de fruits, gâteaux secs. Chaque subdivision se présente au visiteur sous forme de carrés ou de pyramides aux bases imposantes et à la hauteur considérable. Des espaces ménagés entre ces subdivisions permettent de circuler à l'aise et semblent former les rues d'une étrange cité aux bâtisses de denrées alimentaires, le Palais de Dame Tartine de la célèbre chanson enfantine, réalisé en une infinité de maisons séparées.

Des *clerks* en uniforme tiennent une comptabilité scrupuleuse de tout ce qui rentre ou sort. Ils ont imaginé — et cela est bien anglais — de se construire des petits bureaux au milieu et au moyen des denrées qu'ils ont à gérer. Il n'y a eu pour cela qu'à disposer sacs et caisses en forme de comptoir avec de chaque côté des murs qui protègent du vent et donnent l'impression de boutiques décapitées de leur plafond.

Notre guide énumère les articles emmagasinés : tour à tour nous passons devant des sacs de café, de farine, de pommes de terre, des barils de lard, de saindoux, d'épices, des caisses de thé, de cacao, de sucre, de conserves, de

biscuits, de bougies, etc. Ne nous étonnons pas de leur nombre fantastique, puisqu'il s'agit d'un comptoir d'approvisionnement qui alimente chaque jour plusieurs centaines de milliers de clients. Aussi, malgré l'immensité du hangar, a-t-il fallu placer au dehors l'huile et le pétrole.

Nous arrivons devant une cage qui a bien vingt-cinq mètres de large sur quinze de hauteur. Quelque chose qui rappelle l'une des immenses volières du *Zoological Garden* de Londres.

L'officier qui nous pilote a la même idée.

« *Bird's cage !* » nous dit-il en riant.

Mais ici la cage aux oiseaux ne renferme que du beurre et du rhum. Trop souvent des hommes de service étaient tentés au début de déguster, maintenant le treillage serré de la cage monte une garde vigilante.

Cependant, dans le hangar même, des trains sont en formation. Armés de feuilles sur lesquelles sont notées les quantités d'articles à envoyer ce soir sur le front, des sous-officiers dirigent le chargement des wagons. En une ronde qui tourne sans arrêt, les soldats vont des tas de caisses et de sacs au train et *vice versa*. Les maisons de Dame Tartine se démolissent morceau par morceau, mais en même temps d'autres soldats en réédifient de nouvelles à côté, avec les denrées qu'ils déchargent des navires rangés le long des quais.

Quatorze cents hommes sont affectés à ce double travail ; les soldats gagnent trois schillings, les caporaux quatre schillings, les sergents cinq schillings et demi. Sauf les cadres, tous sont des hommes qui ont été évacués du front

pour surmenage et prennent quelques semaines d'un repos relatif.

Passe un petit groupe d'hommes armés de balais. Ce sont les punis de prison chargés des corvées de nettoiement. Ils sont nu-tête et sans tunique, tenue de rigueur pour les punis ; le sous-officier qui les commande porte ostensiblement un revolver à la ceinture.

*
* *

Nous sommes maintenant dans un autre quartier du Havre, au Bassin Bellot. C'est là, à l'*Ordonnancement Dépôt,* que l'armée anglaise se ravitaille pour tout ce qui n'est pas vivres ou produits éclairants.

Combien de hangars servent à emmagasiner cette infinité d'articles qu'un catalogue de plusieurs centaines de pages énumérerait à peine, nous avouons ne plus nous le rappeler. Mais ce que nous savons bien, c'est que pendant trois heures d'horloge un capitaine, d'ailleurs le plus aimable du monde, nous a entraîné impitoyablement dans un *footing* soutenu par de longues jambes à travers des docks énormes succédant les uns aux autres.

Rien de meilleur que cette randonnée pour apprécier ce qu'il faut à une armée moderne. Vêtements, coiffures, chaussures, linge, lainages, armement en pièces complètes et détachées, sellerie, matériel d'ambulance, d'artillerie, de téléphone, de télégraphe, d'équipage de pont,

de campement, bicyclettes, automobiles, canons, cuisines de campagne, se présentent dans ces magasins, classés, étiquetés, enregistrés. Les pièces comptables démontrent que le coulage le plus minime ne saurait se produire.

C'est à la fois ahurissant et grandiose. Pour en donner une idée, disons que les équipements sont divisés par armes et par régiments. Autant d'armes et dans chaque arme autant de régiments, autant de sections et de sous-sections. D'autre part, le matériel destiné aux officiers se trouve dans des docks spéciaux.

On nous a fait tâter des étoffes, donné des chaussures, des gants, des coiffures, des chemises à examiner : le tout est impeccable, bien coupé, archineuf, solide, les boutons tiennent à ne pouvoir les arracher sans enlever le morceau de drap auquel ils sont cousus. Même chose pour les armements, pour les boîtes à pansements, les selles de cavalier, etc., etc.

Il ne se rencontre pas dans l'*Ordonnancement Dépôt* que des articles entiers, il faut faire face également aux réparations qui peuvent se pratiquer sur le front. Ainsi les trente mille camions automobiles employés par l'armée continentale anglaise se répartissent en 146 types divers. Comme un camion se compose environ de douze cents pièces, l'*Ordonnancement Dépôt* doit avoir en réserve les pièces correspondantes à chaque type, car il ne peut deviner à l'avance celles qui lui seront réclamées chaque jour.

En passant d'un dock à l'autre, nous apercevons, sur une plus grande échelle, le même spectacle que dans la section des approvision-

nements. Le long des quais, serrés les uns contre les autres, les navires sont là, dont des théories de manœuvres descendent tout ce qui va remplacer dans les magasins les départs pour le front. Des trains de quarante à cinquante wagons, chacun de ces derniers étant destiné à une formation d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie ou à un service de l'armée, s'emplissent de tout ce que l'on a, de là-bas, commandé hier soir, de tout ce qui y sera demain.

Un nouveau navire s'avance majestueusement le long du quai pour occuper une place qui était encore vide. Des soldats débarquent, un peloton de cyclistes, puis des détachements plus ou moins nombreux de divers corps à cheval ou à pied. Là c'est le matériel humain, destiné à remplacer dans les camps de renforcement les soldats qui ont rejoint le front quelques heures plus tôt.

C'est ainsi tous les jours et toutes les nuits. L'immense réservoir à approvisionnements en vivres, armements, équipement, effectifs, fonctionne sans relâche, sans accroc, automatiquement.

Dans cette foule qui travaille à des besognes si multiples, qui accomplit des consignes si diverses, la discipline est telle, qu'apparemment aucun commandement n'est nécessaire pour régler les allées et venues. On a la même impression effarante et admirative tout à la fois, que dans ces usines de la grande industrie où les machines semblent fonctionner toutes seules.

*
* *

Les grades dans l'armée anglaise.

Comment reconnaît-on les grades dans l'armée anglaise ? Beaucoup de nos compatriotes ont dû se poser la question sans parvenir à la résoudre.

Les grades des hommes et des sous-officiers sont marqués en deux endroits : l'épaule de la capote ou la manche du dolman et de la vareuse. Mais les galons ne sont pas fixés au bas de la manche, comme dans notre armée, ils se trouvent au-dessus du coude.

Le lance corporal dans l'infanterie, le bombardier dans l'artillerie — l'un et l'autre correspondent à notre premier soldat — portent un galon dont l'angle est renversé en forme de V excessivement ouvert. Le corporal ou caporal en a deux, le sergent en a trois, le sergent-major en a trois aussi mais surmontés d'une couronne de cuivre. Ces galons sont superposés sans aucun espace entre eux.

Deux grades de sous-officiers correspondent à peu près aux adjudants de l'armée française : le sergent porte-drapeau, dont le grade est indiqué par deux drapeaux et une couronne, et le sergent-major de bataillon, dont le grade est indiqué par une couronne. Dans l'argot militaire anglais, ces sous-officiers sont appelés communément N. C., « non commissionned officer » ou officiers sans commission.

Le rang le moins élevé des officiers pourvus d'une commission est celui de sous-lieutenant, appelé aussi « sub », c'est-à-dire officier subalterne. Le grade est indiqué par une étoile en forme de losange qui se rencontre en deux endroits de l'uniforme, sur la manche près de la main et sur l'épaule.

Le lieutenant a deux étoiles superposées, l'une des pointes de la première étoile touchant l'une des pointes de la seconde. Le capitaine a trois étoiles, le major ou commandant porte en place des étoiles une couronne, le lieutenant-colonel une couronne surmontant une étoile, le colonel deux étoiles surmontant une couronne.

Le général de brigade a comme insignes une épée et un bâton de maréchal qui s'entre-croisent, le général de division ou major général a ces mêmes insignes surmontés d'une étoile. Le général de corps d'armée ou lieutenant général porte une couronne au-dessus de l'épée et du bâton de maréchal entre-croisés.

Enfin, le général commandant d'armée porte le bâton de maréchal et l'épée entre-croisés surmontés d'abord d'une étoile, puis d'une couronne.

Le feld-maréchal (maréchal de camp), dignité suprême de l'armée britannique, a deux faisceaux de licteurs entre-croisés en X par rapport à une double palme de feuilles de chênes disposées à peu près en forme de fer à cheval.

Les différentes armes ou services et les régiments se distinguent, les premiers par les lettres initiales de leur appellation militaire, les seconds par des écussons.

Les initiales sont des lettres majuscules en cuivre pour les hommes, en argent ou en or pour les officiers. Par exemple R. A. signifie Royal Artillery ; R. E. signifie Royal Engineers, le Génie ; R. L. I. signifie Royal Light Infantry, Infanterie Légère ; R. M. L. I. signifie Royal Marine Light Infantry, Infanterie Légère de Marine ; A. S. C. signifie Army Service Corps, Services de l'Intendance et des Transports ; R. M. C. signifie Royal Medical Corps, Service de Santé.

L'écusson du régiment se place sur la casquette. Cet écusson, très artistique, porte le nom du régiment et divers attributs symboliques, il renferme souvent l'écusson de la ville où il tient garnison. Pour les officiers l'écusson est reproduit en métaux précieux augmentant de valeur selon le grade.

*
* *

« Les Tommies ». Pourquoi ce surnom ?

Pourquoi le soldat de l'armée britannique est-il surnommé Tommy Atkins, ou plus simplement Tommy ?

C'était en 1857, lors de la rébellion de Lucknow, dans les Indes ; les Européens se trouvant en grand danger s'enfuirent. En route ils rencontrèrent un soldat du 32e régiment d'infanterie légère du duc de Cornwall, qui s'appelait Tommy Atkins et était en sentinelle. Ils l'invi-

tèrent à fuir avec eux, le soldat refusa, tenant à rester à son poste, et fut tué peu après par les rebelles. Aussi, au cours de la campagne qui suivit la rébellion, prit-on l'habitude de dire chaque fois qu'un soldat accomplissait un acte de courage : « C'est un véritable Tommy Atkins. »

Les Australiens, qui forment des régiments d'une valeur remarquable, sont appelés couramment dans l'armée britannique : Anzac. Il s'agit de la réunion des premières lettres de chaque mot constituant leur titre officiel : Australian New Zeeland Army Corps.

Les Tommies de la grande guerre contre l'Allemagne sont enchantés de se trouver en France, ils déclarent nos compatriotes — awfully nice — terriblement aimables. Au début la plupart ne savaient pas un mot de notre langue, depuis ils ont appris les mots les plus usuels. Souvent les gens du pays s'improvisent professeurs, montrent les objets en disant comme ils se nomment, le Tommy répète de son mieux avec un accent qui ne veut pas se discipliner, il comprend néanmoins et arrive à être compris.

Les bourgeois et paysans qui logent des Tommies sont presque tous satisfaits de leurs hôtes, les commerçants du pays également, car le soldat anglais achète beaucoup et paie régulièrement.

Les Tommies aiment beaucoup les enfants. Ils leur offrent des gâteaux, du chocolat et jouent volontiers avec eux en montrant une patience inlassable. Deux d'entre eux se livraient un jour à une partie animée de football avec quelques gamins dont le plus grand leur venait au coude. Comme les gamins

marquaient un point, un spectateur demanda à l'un des Tommies s'ils n'avaient pas honte de se laisser battre par d'aussi jeunes partenaires. Celui-ci laissa éclater un bon rire puis répondit : « We want to encourage them in sport : Nous voulons les encourager à faire du sport. »

*
* *

La musique constitue pour les Tommies une grande distraction. Beaucoup cultivent le violon, tous adorent les chansons sentimentales que la plus belle voix de la troupe entonne et que les assistants reprennent en chœur. De même, en marche, ils cultivent la chanson de route. La plus connue est *Tipperary*.

It's a long, long way to Tipperary.

I

Up to mighty London came an Irishman one day
As the streets are paved with gold, sure ev'ry one
[was gay
Singing songs of Piccadilly Strand and Leicester
[Square
Till Paddy got excited then he shouted to them
[there :

Refrain :

It's a long way to Tipperary
It's a long way to go.
It's a long way to Tipperary
To the sweetest girl I know.

God bye Piccadilly
Fare well Leicester Square
It's a long, long way to Tipperary
But my heart's right there.

II

Paddy wrote a letter to his Irish Molly O',
[me know
Saying : " Should you not receive it, write and let
If I make mistakes in " spelling " Molly dear said he
Remember it's the pen that's bad, don't lay the
[blame on me. "

III

Molly wrote a neat reply to Irish Paddy O',
Saying : " Mike Maloney wants to marry me, and so
Leave the Strand and Piccadilly, or you'll be to
[blame
For love has fairly drove me silly hoping you're
[the same. "

Voici la traduction, il s'agit bien entendu d'une chanson naïve, propre à la marche, analogue à celles que chantent nos soldats en route :

I

Un jour un Irlandais vint jusqu'à la grande ville de Londres. Comme les rues y sont pavées avec de l'or et qu'il était sûr que chaque habitant fût gai, chantant des chansons du Strand, de Piccadilly et de Leicester Square, Paddy devint excité et se mit à leur crier.

Refrain :

Il y a un long chemin jusqu'à Tipperary, il y a un long chemin pour y aller. Il y a un long chemin jusqu'à Tipperary et à la plus jolie jeune fille que je connaisse. Au revoir Piccadilly, adieu Leicester Square, il y a un long chemin jusqu'à Tipperary, mais mon cœur se trouve encore là-bas.

II

Paddy écrit une lettre à sa chère Irlandaise Molly disant : « Si vous ne la recevez pas, ne manquez pas de m'en informer. Si j'orthographie mal le nom de ma chère Molly, ajoute-t-il, souvenez-vous que la plume est mauvaise et ne vous figurez pas que j'ai fait une faute. »

III

Molly écrivit une réponse très nette à l'Irlandais Paddy disant : « Mike Maloney veut absolument m'épouser. Quittez donc sur le champ le Strand et Piccadilly ou vous serez digne de blâme, car l'amour m'a rendue toquée et j'espère que vous êtes de même. »

Faute de savoir le français et surtout de pouvoir le prononcer convenablement, les Anglais avaient pris l'habitude, en arrivant en France, de siffler *la Marseillaise*. C'était un spectacle curieux de voir ces soldats défiler avec tout le sérieux de l'homme sous les armes, en sifflant notre hymne national avec un rythme parfait. Mais bientôt on fit à leur usage une traduction ou plutôt une adaptation des paroles françaises :

The Marseillaise.

Ye sons of France awake to glory,
Hark ! Hark ! what myriads round you rise !
Your children and your grandsires hoary
Behold their tears and hear their cries ! *(bis)*
Shall hateful tyrants, mischief breeding,
With hireling hosts, a ruffian band,
Affright and desolate the land
While Peace and Liberty lie bleeding !
To arms ! To arms, ye brave !
Th'avenging sword unsheath,
March on, March on, all hearts resolved
On Liberty or Death !

Traduction :

Fils de France, éveillez-vous à la gloire ! Écoutez, Écoutez comment des myriades de soldats se lèvent autour de vous. Contemplez les larmes et entendez les cris de vos enfants et de vos grands parents blanchis par l'âge. Les tyrans haineux, l'engeance malfaisante avec une armée de mercenaires, une bande de brigands épouvantent et désolent la terre pendant que la Paix et la Liberté gisent blessées. Aux armes ! aux armes ! vous qui êtes braves, dégaînez l'épée vengeresse... Marchez, marchez, tous les cœurs sont résolus à vaincre pour la Liberté ou à la Mort.

Enfin, dernière étape, au milieu de 1916, les troupes anglaises prirent l'habitude de chanter en français notre hymne national.

*
* *

Il ne faudrait pas croire que la bonne humeur soit le monopole de nos troupiers et que les Anglais aient négligé de créer eux aussi un argot spécial appliqué aux incidents de la campagne.

Ils désignent les projectiles par le nom générique de « souvenirs » ; mais les divisent en catégories. Ils distinguent parmi les obus des « oiseaux-mouches », des « Sarah Soupirantes », des « Pot-au-feu », et certains engins explosifs sont appelés « Maria la Cotonneuse », à cause de la fumée blanche qui ressemble à des morceaux de coton.

Le canon léger de campagne des Anglais est le « Bébé », le canon lourd a été nommé « Maman » parce qu'il protège Tommy.

D'autre part on appelle simplement « fèves » les balles de fusil.

Les soldats allemands sont connus sous le nom de « saucisses » et le Kaiser sous celui de « Willy Maboule ».

Les tranchées de la ligne extérieure sont dénommées « Salons de Société » parce que c'est là qu'on cause avec les Boches. Les tranchées intérieures, où souvent les attaques se produisent, sont les « Salons de réception », et les excavations au fond où l'on place les morts sont les « dortoirs ».

Quand un Taube fait son apparition au-dessus des lignes, on dit : « Voilà une mouette qui

annonce l'orage. » Enfin, les réseaux de fils de fer barbelés sont appelés « attrape-mouches » ou « toiles d'araignée ».

*
* *

Le Service divin au front.

Le journal *La Liberté* a publié un compte rendu très vivant du service divin célébré dans l'armée anglaise :

C'est un des spectacles les plus émouvants auxquels il soit donné d'assister : des milliers de soldats, tête nue et l'arme au pied, priant à haute voix sur le champ de bataille, tandis que dans le lointain gronde la canonnade...

On sait qu'à chaque régiment de l'armée anglaise est affecté un chapelain ; dans les régiments irlandais, il en est même deux : un pasteur anglican et un prêtre catholique. Le chapelain a grade de capitaine, et sa tenue, à première vue, ne le distingue en rien des autres officiers. Il a l'uniforme kaki, les bottes et la casquette plate. Avec un peu d'attention, on remarque seulement qu'il porte, au lieu du col mou et de la cravate kaki, le col blanc rabattu du pasteur anglican.

C'est dimanche. Le régiment est au bivouac. Depuis le réveil, les hommes se rasent, se nettoient et s'astiquent, et leur ingéniosité est telle que, malgré les taches de poussière et de sang

à grand'peine effacées, leur tenue est presque parfaite. A 10 heures, très exactement, ils se rangent par compagnie, silencieusement, se dirigent vers le milieu de la plaine et forment un grand carré devant le bivouac. Au centre de ce carré, trois tambours disposés l'un sur l'autre ont été recouverts d'un drapeau britannique. Sur ce pupitre improvisé, la Bible.

Le chapelain a sur son uniforme passé le surplis et le vêtement sacerdotal couvre à demi ses bottes de soldat. Près de lui sont groupés le colonel et les officiers supérieurs du régiment.

« *Fall in !* »

Le commandement du « garde à vous » a retenti et, d'une voix forte, le prêtre aussitôt commence la lecture de la prière du matin. Les hommes l'écoutent tête nue, recueillis, et, quand elle s'achève, y répondent par un *amen* fervent tel qu'on n'en entendit jamais dans une église. Puis c'est le chant des psaumes, dont les versets sont alternativement psalmodiés par l'officiant et les soldats, et le prêche. Non, le terme n'est pas exact, car le commentaire du passage de la Bible, fait sur ce champ de bataille, avec accompagnement de canon, par ce prêtre-soldat, n'est plus un prêche ; il devient la plus vibrante des harangues militaires, l'exaltation de ceux qui déjà sont tombés au Champ d'honneur, la glorification de ceux qui demain, sans peur et sans reproche, iront les rejoindre...

Soudain, toutes les têtes se courbent : c'est la bénédiction ; et, lorsqu'elles se relèvent, des milliers de voix, dans un puissant unisson, entonnent le premier vers du *God save the King*.

A ce moment un frémissement semble parcourir les rangs profonds ; on sent passer sur ces soldats le souffle de la victoire ; et c'est une émotion poignante et respectueuse qui étreint les paysans accourus à cet unique spectacle.

Nous venons d'assister au service protestant. Pour les catholiques l'office s'accomplit en même temps, avec le même respect.

*
* *

Les évêques protestants et catholiques du Royaume-Uni sont presque tous venus, munis de permissions spéciales, visiter le front. L'archevêque de Londres, le cardinal Bourne, supérieur ecclésiastique des aumôniers catholiques de l'armée et de la flotte, en vertu d'une délégation du Saint-Siège, est allé dans les lignes anglaises plusieurs fois, au cours de la guerre. Le cardinal a été toujours accueilli de la façon la plus courtoise par les autorités militaires et, comme à la fin de son premier voyage il remerciait le maréchal French des facilités qui lui avaient été octroyées pour remplir sa mission, celui-ci répondit : « Ce n'est pas à vous à m'être reconnaissant, c'est à nous à vous remercier du bien que votre visite a fait à nos troupes. »

*
* *

Les « Women Volunteer Reserve ».

Il existe dans l'armée britannique un corps de Women Volunteer Reserve, reconnu officiellement par le Ministère de la Guerre, et dont une dame de la plus haute aristocratie, la marquise de Londonderry, est colonel en chef.

Elles portent un uniforme kaki très seyant : jaquette longue serrée à la taille avec ceinture et deux larges poches de chaque côté, col à revers rabattus, jupe courte tombant à mi-jambe, chemise kaki avec col mou rabattu et cravate régate, bandes molletières aux jambes, souliers de cuir jaune, sur la tête chapeau ovale avec bords relevés également sur tout le tour.

Bien qu'elles ne soient pas destinées à combattre, les Women Volunteer Reserve ont d'abord suivi quelques semaines d'exercice, exécutant tous les mouvements des soldats sans armes, sous le commandement de sous-officiers. Ceci dans le but de leur faire acquérir le sentiment de la discipline.

Les Women Volunteer Reserve appartiennent à toutes les classes de la société : aristocratie, bourgeoisie, employées, ouvrières ; beaucoup sont sœurs, femmes, filles ou fiancées de soldats. Elles sont placées dans les services de télégraphie, de transmission des messages à l'arrière, de l'intendance, de cuisine, d'infirmerie, etc.

*
* *

Les troupes indiennes à Marseille.

Quand, en septembre 1914, Lord Kitchener annonça que quelque chose allait se passer qui étonnerait le monde, Anglais et Français se figurèrent généralement que des troupes japonaises allaient venir combattre sur le continent. Nous avons appris depuis que cette participation militaire du Japon sur notre front avait été envisagée, mais presque aussitôt abandonnée, en raison des énormes difficultés que présentaient le transport et le ravitaillement d'une armée de 300.000 à 400.000 hommes, dont la base serait en Extrême-Orient.

Mais la croyance populaire en la venue des Japonais persista pendant de longs mois et empêcha la plupart de nos compatriotes de s'émerveiller, comme il y avait pourtant lieu, du débarquement à Marseille, au début de l'automne de 1914, de 70.000 hommes de l'armée des Indes. Car c'était à la prochaine arrivée des Indiens que faisait allusion Lord Kitchener.

Les Indiens étaient habillés d'étoffe couleur kaki avec pantalon arrivant au-dessus du genou, les jambes étaient garanties avec des molletières, sur la tête le turban kaki également.

Le corps des officiers était mi-partie anglais, mi-partie indigène. On reconnaissait ces derniers, qui ne peuvent parvenir qu'au grade de capitaine, à leur turban ; les officiers anglais arborent la casquette plate.

Le fusil très massif est porté sur l'épaule gauche, les hommes le tiennent par le canon, au lieu de le tenir, comme les troupes européennes, par la crosse ; les cartouches sont en bandoulière ; la baïonnette aussi courte que celle de nos mousquetons d'artillerie a double tranchant. Les sacs rappellent le sac tyrolien ; la gourde est pareille comme forme à celle du soldat français. Les fourgons sont à deux roues et traînés par deux mulets avec un conducteur par voiture.

Les canons peints en kaki sont traînés par six chevaux ou mulets, les batteries sont de six pièces, chacune de celles-ci étant accompagnée de trois caissons.

Les hommes du génie ne portent pas le sac, mais des outils de campagne retenus par des courroies et protégés par des gaines de cuir.

Les cavaliers ont la carabine ou le sabre ou la lance. La lance est toujours tenue à plein poing, le talon de l'arme posé sur le porte-lance de l'étrier.

Plusieurs princes de l'Inde, reconnaissables aux ornements en or de leurs turbans, au riche harnachement de leurs superbes chevaux et à leur suite fastueuse, accompagnaient les troupes et excitaient l'admiration des Marseillais. C'étaient le maharadjah sir Pertals Singhs ; les maharadjahs de Bikaini, Patrala, Kishangarth, Jodpur ; le radjah de Batlava ; les nababs de Bhopel, Jaora, Sachin ; le malik Amar Havat.

*
* *

Parmi les peuples si divers de mœurs, d'origine et de langage qui habitent l'Inde, ce sont les Gourkas et les Sikhs qui ont fourni le plus de soldats.

Les Gourkas, originaires du Népaul dans l'Himalaya oriental et métissés de Mongols, sont de petits hommes trapus — ils dépassent rarement 1m60 — aux figures de bronze où seuls remuent des yeux bridés, étrangement brillants ; comme taille et comme couleur de peau, ils font penser aux Japonais. Leur arme favorite est un couteau recourbé, sorte de faucille de dimension restreinte, le koukri. Le Gourka ne se sépare jamais de son koukri, en paix comme en guerre ; il lui sert à couper des branches, construire des huttes, c'est aussi une arme terrible de combat.

Les Sikhs, originaires du Pendjab, près de Cachmir, et de l'Afghanistan, sont au contraire des hommes de haute taille et de belle allure, beaucoup d'entre eux atteignent deux mètres. Les traits sont réguliers, les figures ovales, les teints clairs. A l'encontre des Gourkas, les Sikhs ne coupent jamais leur barbe ni leurs cheveux. La barbe est curieusement roulée sur les joues, la chevelure relevée et cachée sous le turban.

Citons également les Pathaus, pour la plupart cavaliers, qui sont métissés d'Arabes ; les Rajpouts et les Dogras, deux peuples d'origine

aryenne ; les Marabattes, tribus de maraudeurs et de pillards, mais qui, une fois disciplinés, se transforment en soldats à l'élan irrésistible.

Les troupes indiennes ne furent pas envoyées de suite sur le front. Après un si long voyage elles avaient besoin de repos et se rendirent pendant quelques semaines soit en Normandie, soit à Orléans.

*
* *

Coutumes indiennes. - La nourriture. - Les talismans.

La venue de ces troupes et leur séjour en Europe soulevait un problème très particulier : celui de la nourriture. Pour les Indiens chrétiens, aucune difficulté, ils mangent de tout ; pour les Indiens musulmans, il suffisait de proscrire le porc de leurs menus ; mais le plus grand nombre de ces soldats étaient païens et la nourriture jouait un rôle primordial dans la pratique de leur religion.

Le bœuf et la vache étant des animaux sacrés, aucun Indien païen n'y touchera ; même répulsion pour le porc considéré comme animal impur. Le mouton, la chèvre, la poule sont permis aux Indiens de caste inférieure, les autres doivent être complètement végétariens, la noblesse de leur race leur interdisant de toucher à tout ce qui a un principe vital. Pour l'Indien du sud, la nourriture principale est le riz assaisonné de diverses sauces piquantes.

Quant à l'Indien du nord, c'est le tchâppati fait avec du jawari (blé indien).

Les chèvres destinées à la nourriture doivent être tuées par un sacrificateur occupant une place dans la hiérarchie religieuse. Un par un, les animaux sont amenés à l'aube devant ce personnage qui tient à la main un énorme coutelas. Un aide lave avec de l'eau pure le cou de la chèvre puis, la saisissant par les cornes, abaisse vivement le museau vers le sol. Le sacrificateur lève son arme et, après l'avoir fait tournoyer un instant, abat d'un seul coup la tête avec une rapidité foudroyante.

Les cuisiniers se précipitent sur le corps pantelant, enlèvent la peau, le dépècent et accommodent les morceaux soit en rôti, soit en ragoût.

Pour satisfaire aux besoins des Indiens il fallut réquisitionner dans nos Alpes et Pyrénées tous les troupeaux de chèvres que l'on put trouver.

Comme boisson, les Indiens n'acceptent jamais de vin, de bière ou d'alcool ; l'eau et le thé sont les seules boissons permises.

Chaque soldat mange à part. La loi religieuse défend qu'aucune ombre impure se profile sur la nourriture, chose sacrée puisqu'elle est accordée par les dieux. Si l'ombre d'un chrétien, qu'il soit adversaire ou ami, se profile sur un mets, celui-ci doit être aussitôt jeté dans les flammes. Aussi, à l'heure des repas, l'accès des camps indiens est-il sévèrement défendu.

Les Indiens n'acceptent les soins que de leurs médecins indigènes, tous un peu sorciers et devins. Si l'on excepte la quinine qu'ils em-

ploient volontiers, ces médecins ne se servent d'aucun médicament fabriqué en Europe. Ils ont leur pharmacopée, leur technique opératoire et obtiennent d'ailleurs de curieuses guérisons.

Les prêtres vendent des talismans qu'ils appellent « bisara ». Les bisara bon marché sont faits d'une feuille de papier ou de parchemin sur laquelle les prêtres écrivent avec un roseau des sentences devant faire reculer les maux les plus divers et les blessures mortelles. Les bisara plus chers sont des plaques de cuivre, d'argent ou d'or, couvertes de signes indéchiffrables pour les non-initiés.

Quand un Indien porteur d'un talisman est tué, c'est que la vertu du bisara s'est affaiblie. Aussi est-il sage de le renouveler fréquemment.

« Le meilleur bisara, disait un jour un officier anglais devant des soldats indiens, c'est un bon sabre, bien trempé, au bout d'un bras solide, commandé par une tête froide et un cœur infatigable.

— C'est la vérité, repartit l'un de ses auditeurs. Mais pour que le sabre soit bon, le bras solide, la tête froide, le cœur infatigable, il est nécessaire de posséder un bisara. »

Les Indiens ont horreur des photographes, mais ils posent volontiers devant les peintres.

Enfin, il faut, en parlant d'eux, dire les soldats indiens et non les soldats hindous. Hindoos ou hindous est un terme péjoratif appliqué aux anciennes races aborigènes et fanatiques. Appeler un Indien musulman ou bouddhiste hindou, c'est l'injurier.

Ce fut à la fin d'octobre 1914 que les troupes indiennes prirent leurs positions sur le front nord français. A la date du 4 novembre, le *Foreign Office* publiait cette note pour annoncer l'événement :

Les troupes indiennes ont maintenant commencé à prendre part aux opérations du corps expéditionnaire anglais. Elles ont montré une impassibilité admirable sous le feu des obus et ont aussi conduit une attaque sous un feu violent avec une audace et une résolution dignes des plus hautes traditions de l'armée.

Sir John French a félicité les troupes indiennes de leur conduite vaillante.

Quoique le pays soit tout à fait différent de celui auquel les troupes indiennes sont accoutumées, elles ont montré une remarquable facilité d'adaptation.

Les troupes indiennes eurent au cours de l'hiver 1914-1915 deux ennemis beaucoup plus terribles à vaincre pour elles que les Allemands : ce furent le climat, triste, froid et pluvieux du nord de la France et aussi l'immobilité de la guerre de tranchées.

Pour ces fils des pays du soleil et pour ces natures primitives, ce qu'il aurait fallu, c'était la bataille au grand jour, la charge impétueuse qui amène la fuite éperdue de l'ennemi. Au lieu de cela, rester des semaines entières dans des tranchées sales et humides, veiller et tirer sans même voir l'ennemi, les déconcertait profondément. Malgré leur mépris de la mort, la musique infernale de l'artillerie leur était insupportable.

L'Angleterre ne voulut pas leur infliger une seconde fois cette dure épreuve. Et, comme au début de l'hiver 1915-1916 les contingents venant de la métropole en France s'accroissaient sans cesse, la plus grande partie des troupes indiennes furent envoyées à Salonique et en Égypte où elles pouvaient être aussi utiles, sous un climat se rapprochant davantage de celui de leur patrie. Il ne resta plus chez nous que quelques contingents.

*
* *

Sir Douglas Haig remplace le maréchal French.

Le 16 décembre 1915, une note officielle annonçait que le maréchal French était remplacé comme commandant en chef des troupes anglaises en France :

Londres, 16 décembre.

Officiel. — Depuis le début de la guerre, pendant une période de plus de seize mois de dure et incessante tension, le maréchal French a commandé avec la plus grande habileté nos armées de France et des Flandres. C'est sur sa demande qu'il abandonne aujourd'hui son commandement.

Avec une entière appréciation et une complète gratitude pour les brillants services qui ont été rendus au pays par sir John French sur le front, le gouvernement de Sa Majesté l'a prié, avec l'approbation du roi, d'accepter les fonctions de feld-maréchal commandant en chef les troupes stationnées dans le Royaume-Uni.

Le maréchal French a accepté cette nomination. Il a plu à Sa Majesté de conférer à sir John French la dignité de vicomte du Royaume-Uni.

Le successeur du maréchal French était Sir Douglas Haig qui commandait la première armée anglaise sur notre front depuis la bataille de la Marne.

Né en 1861 et d'origine écossaise, Sir Douglas Haig a fait ses études à Oxford, il entra au 7e hussards en 1885. Il prit part à la campagne du Soudan de 1898 et y reçut le brevet de major. Puis il devint délégué aide-adjudant du général de cavalerie au Natal et se trouva une première fois, en cette qualité, sous les ordres du général French.

Nommé colonel et aide de camp du Roi en 1902, Sir Douglas Haig devint d'abord inspecteur général de la cavalerie aux Indes, ensuite major général en 1904.

*
* *

Raisons de l'opposition des Anglais au Service obligatoire.

Veut-on connaître les raisons qui s'opposaient au service obligatoire dans le Royaume-Uni et qui, au début de la guerre, semblaient, même à ceux qui en étaient les partisans déterminés, ne pouvoir jamais être vaincues ?

1° Le manque de précédent. Jamais au cours de son histoire, même aux époques les plus

sombres, l'Angleterre n'a fait appel au service obligatoire. Or, nos alliés d'outre-Manche sont essentiellement traditionalistes.

2° Le service forcé était d'autre part considéré comme une atteinte insupportable à la liberté individuelle, cette liberté à laquelle tout Anglais est attaché avec une véritable passion.

3° La flotte britannique mettant le Royaume-Uni à l'abri de toute invasion empêchait le peuple anglais de considérer sa patrie en danger. A ce point de vue les incursions des zeppelins en Angleterre constituèrent une grosse faute politique des Allemands, en révélant au peuple que désormais l'île n'était plus inviolable.

4° Les alliés avaient intérêt à ce que la vitalité économique, commerciale et financière de l'Angleterre continuât à se manifester durant toute la guerre ; or, avec le service obligatoire, cette vitalité était forcément atteinte.

5° Dernier argument, d'ordre sentimental, les volontaires qui ont fait de leur plein gré, à la patrie, le sacrifice de leur liberté et de leur vie seraient peu flattés de se trouver confondus, en raison du service obligatoire, avec ceux qu'une loi a contraints à se rendre à la caserne.

Peut-être comprendra-t-on maintenant pourquoi le gouvernement britannique a dû attendre dix-huit mois pour arriver à faire accepter le service obligatoire limité aux seuls célibataires ? D'ailleurs le vote du service obligatoire pour tous, le jour du début des hostilités, n'eût amené aucun résultat pratique : avant de convoquer

des millions d'hommes, il fallait construire des camps, préparer des instructeurs, fabriquer des armes et des munitions.

*
* *

Les engagements volontaires. - La paie. - Les formalités.

A partir d'août 1914, les engagements furent reçus de 19 à 40 ans pour la durée de la guerre, les anciens soldats avaient le droit de s'engager jusqu'à 45 ans. Dans les 23e, 24e et 30e bataillons des Royal Fusiliers réservés aux sportsmen, les engagements étaient également reçus jusqu'à 45 ans.

La paie des volontaires était conforme à la paie ordinaire dans l'armée anglaise, ainsi fixée par semaine en shillings et en pence (on sait que le shilling vaut 1 fr. 25 de notre monnaie et que douze pence — le pence est représenté en abréviation par d — font un shilling) :

	A l'engagement. —	Après 2 ans de service. —
Caval. de la Garde.	12 s. 3 d.	14 s. à 15 s. 9 d.
Cavalerie de ligne.	8 s. 2 d.	9 s. 11 d. à 11 s. 8 d.
Artillerie à cheval :		
Canonniers. . . .	9 s. 4 d.	
Conducteurs . . .	8 s. 9 d.	
Artillerie attelée :		
Canon. et Conduc.	8 s. 5 1/2 d.	
Génie : Sapeurs .	11 s. 8 d.	Spécialistes 15 s. 2 d.
Génie : Pionniers.	8 s. 2 d.	Spécialistes 11 s. 8 d.

Infant. de la Garde.	7 s. 7 d.	9 s. 4 d. à 11 s. 1 d.
Infanterie de ligne.	7 s.	8 s. 9 d. à 10 s. 6 d.
Aviateurs de 2e cl.	14 s.	paie supplémentaire selon services rendus.
— de 1re cl.	28 s.	
Service de Santé. .	10 s. 6 d.	(haute paie pour infirmiers et cuisiniers).

Une allocation dite de séparation était accordée aux femmes et aux enfants des engagés. Cette allocation allait de 12 s. 6 d. par semaine pour la femme d'un simple soldat ou d'un caporal, à 23 s. pour un officier de premier rang, à partir de lieutenant. L'allocation pour la femme ayant deux enfants allait de 21 s. à 31 s. 6 d. et augmentait pour chaque enfant en sus. En outre les familles des soldats habitant dans le comté de Londres recevaient une allocation supplémentaire de 3 s. 6 d. par semaine.

Les simples soldats réformés pour maladie ou blessures avaient droit leur vie durant à une pension allant selon les cas de 3 s. 6 d. à 25 s. par semaine avec 2 s. 6 d. en plus par chaque enfant.

Les pensions accordées aux familles des simples soldats tués au service étaient par semaine ainsi fixées :

Veuve sans enfant.	10 s.
Veuve avec un enfant	15 s.
Veuve avec deux enfants . . .	18 s. 6 d.
Veuve avec trois enfants . . .	20 s. 6 d.
Veuve avec quatre enfants . .	22 s. 6 d.
Pour chaque enfant en plus . .	2 s.
Pour chaque orphelin de mère.	5 s.

*
* *

Les bureaux de recrutement ordinaires ne pouvaient suffire, on en établit donc un peu partout : à la campagne et dans les petites villes dans les mairies ou établissements publics, à Londres ou dans les grands centres dans des boutiques sans locataires.

Aux jours d'affluence, les futurs soldats attendaient démocratiquement sur le trottoir le moment de pénétrer dans le bureau. Les rangs sociaux étaient confondus, on voyait parfois un jeune homme descendre de son automobile et venir prendre place à la queue et à côté de gens du peuple.

Les candidats à l'engagement volontaire entraient par fournées d'une dizaine dans le bureau meublé très sommairement : chaises cannées et tables recouvertes d'un tapis vert : derrière celles-ci se tenaient les recruteurs.

Chacun fournissait ses nom, prénoms, adresse, ainsi que ses papiers de famille. La formule d'engagement remplie, il était invité à signer puis à prononcer à haute voix le serment suivant :

« Je jure, devant le Dieu Tout-Puissant, de servir, en toute allégeance, honnêtement et fidèlement, comme lié par un devoir, Sa Majesté George V, ses héritiers et successeurs, de les défendre dans leurs personnes, leurs couronnes, leurs dignités et contre tous en-

nemis, en obéissant aux généraux et officiers placés au-dessus de moi, et Dieu m'y aide ! »

La règle veut que le serment soit prêté individuellement, mais les volontaires furent si nombreux à certains jours dans les grandes villes qu'il fallut faire prononcer le serment à plusieurs recrues en même temps.

Cette formalité accomplie, l'engagé se rend à la table du payeur devant lequel sont alignées des piles respectables de shillings. Chacun, selon l'usage, reçoit le shilling du Roi.

Enfin l'engagé, avant de quitter le bureau, est muni de l' « armlet », brassard orné d'une étoile qui apprendra à ses concitoyens qu'il a rempli son devoir envers la patrie. C'est à cause de cette étoile que les engagés, durant le temps qu'ils passent dans la vie civile avant d'être appelés à la caserne, sont surnommés « the staired men », les hommes étoilés.

L' « homme étoilé » ne partira d'ailleurs qu'après avoir subi ultérieurement un examen médical. S'il est déclaré impropre à porter les armes ou même à entrer dans les services auxiliaires, il aura quand même le droit de garder l'armlet, car il a manifesté son désir de s'engager.

*
* *

Les affiches du Recrutement.

Le gouvernement organisa la publicité pour le recrutement absolument comme s'il s'était agi de lancer un grand produit industriel.

L'un des moyens les plus employés pour

développer les engagements a été l'affiche illustrée.

Ces affiches, en peu de temps, ont couvert tous les murs disponibles, non seulement de Londres et des grandes villes, mais des bourgs et des villages les plus éloignés.

L'une des premières représentait un ciel rouge, des chaumières en flammes, une femme et un enfant fuyant éperdus. En légende ces seuls mots : « *Remember Belgium.* Souvenez-vous de la Belgique. » Une autre affiche reproduisait les signatures autographes des diplomates représentant les cinq grandes puissances, apposées au bas du traité de 1831 garantissant le respect de la neutralité de la Belgique. Et parmi ces signatures se remarquait celle du prince de Bülow, plénipotentiaire de la Prusse. Aller au secours de la Belgique envahie, exécuter les engagements pris par leurs pères, tels furent les nobles mobiles qui décidèrent les premières centaines de milliers de volontaires à s'enrôler. Il fallut l'échec de l'entreprise navale dans les Dardanelles, la retraite russe de 1915, les incursions sanglantes des zeppelins sur les villes ouvertes, l'invasion de la Serbie, la menace sur l'Égypte, pour que le peuple anglais s'aperçût qu'il avait à défendre sa propre existence.

Voici quelques-unes des affiches qui surgirent au fur et à mesure que les opérations militaires proclamaient de plus en plus cette vérité :

La carte de l'Angleterre portant à gauche en médaillon le portrait de George V. Comme texte : en haut : « Appel à l'Honneur » ; un peu plus bas un chiffre qui varie selon le nombre d'engagements obtenus dans le pays où est posée l'affiche. Supposons le chiffre 15 ; l'affiche se lit alors ainsi : « 15 hommes d'ici ont fait leur devoir pour le Roi et pour le Pays. Faites-vous le vôtre ? » Enfin tout au bas de l'affiche : « Dieu sauve le Roi ! »

« Votre pays vous appelle, dit une autre affiche, qui représente une campagne plantureuse et vallonnée, peuplée de chaumières et de cottages, ne vaut-il pas la peine qu'on se batte pour lui ? Enrôlez-vous immédiatement. »

Une tête colossale de Lord Kitchener, ministre de la Guerre, coiffé de la casquette de général ; un bras en raccourci semble s'avancer dans la foule qui circule devant l'affiche et désigner du doigt l'homme valide qui passe en ce moment. « Your Country needs you, dit le texte, votre Pays a besoin de vous ! » *You* tient à lui seul le quart de l'affiche.

Autre portrait de Lord Kitchener interpellant le passant et lui criant de derrière ses terribles moustaches : « Halte-là ! Votre Pays vous veut ! »

Le portrait du défunt Lord Roberts, le vainqueur de la guerre du Transvaal, dont la mémoire est restée très populaire, s'encadre de cette légende : « Il a fait son devoir, ferez-vous le vôtre ? »

Une affiche montre une troupe de soldats anglais en route. « Ils marchent dans la voie de l'honneur, dit le texte, suivez-les ! »

Un clairon sonne le ralliement. « Ne remettez pas à demain, dit le texte, engagez-vous dès aujourd'hui ! »

Tout un choix de coiffures est représenté : le chapeau melon, le panama, le chapeau de paille, et, au milieu, bien en valeur, une superbe casquette militaire. Texte : « Laquelle devez-vous porter ? »

Les événements même servent de prétexte à des affiches nouvelles.

Les zeppelins viennent sur Londres et causent de sérieux dégâts. Huit jours après apparaît une affiche représentant une vue de Londres la nuit avec la cathédrale Saint-Paul qui se détache dans l'obscurité. Un zeppelin passe au-dessus lançant une projection aveuglante. Ce dessin suggestif est accompagné du texte suivant : « Il est préférable de s'exposer aux balles que d'être tué chez soi par une bombe. Rejoignez l'armée tout de suite et aidez à arrêter un raid aérien ! »

Sur un fond de soleil levant, l'année 1916 dont les chiffres flamboient monte sous la figure d'une Victoire ailée : « Vous la rendrez certaine, dit le texte, si vous vous engagez maintenant. »

Un drapeau anglais est déployé. « Combattez, dit le texte, et travaillez pour lui. »

Un soldat montre du bras son village. « Ne voudrez-vous pas le défendre avec moi ? »

Sur une carte géographique représentant la France, un volontaire anglais se tient debout. Tourné vers le détroit, il crie à ses compatriotes demeurés dans l'île : « Enfants, accourez. Nous avons ici besoin de vous. »

D'autres affiches ne contiennent aucun texte et se bornent à reproduire diverses scènes militaires : exercices, défilés, attaques à la baïonnette, mise en action d'une batterie, dont la vue rappellera au passant l'engagement que la nation attend de lui.

Une affiche montre un soldat français et un soldat anglais trinquant joyeusement. Là toute légende serait superflue.

Il existe aussi des affiches-pancartes sans illustrations et dont le texte a été disposé de façon suggestive. Donnons les formules les plus répandues :

« Ralliez-vous au drapeau. L'appel de votre pays est urgent. »

« Encore un demi-million d'hommes dont on a besoin tout de suite. »

« On demande des hommes sur la ligne de feu ! »

« Plus d'hommes et encore plus d'hommes. Jusqu'à ce que l'ennemi soit écrasé ! »

« Le jour est venu où chaque Anglais doit faire tout son devoir. »

« Jeunes hommes, votre pays a besoin de vous. Votre Roi et votre Pays vous réclament. Engagez-vous. Aujourd'hui même ! »

« Si vous ne partez pas, faites une recrue. »

« Le ...^e régiment vous attend. »

« Nous faisons appel à toute la jeunesse virile des trois royaumes unis. »

On retrouve ces affiches-pancartes en différents formats sur les murs, les panneaux des tramways et des autobus, les glaces des taxi-autos, aux devantures des magasins, dans les couloirs et les foyers des théâtres, dans les restaurants, les tea-rooms, les cafés, les bars les plus aristocratiques comme les plus populaires. Des hommes-sandwichs les promènent, des camelots les vendent en réduction comme cartes postales.

*
* *

Le succès de la publicité réside dans la répétition, tel est le grand principe commercial

appliqué au recrutement. Celui qui est d'âge et de santé à partir vit dans une obsession perpétuelle, les affiches s'offrent à ses yeux et ne cessent de le poursuivre où qu'il aille : à la ville ou à la campagne, à ses affaires ou à ses plaisirs. Il ne pourra même pas se réfugier dans une salle de spectacle car, entre deux numéros de music-hall ou deux actes de la pièce en vogue, apparaîtront tout à coup les affiches projetées sur un écran lumineux.

Le rideau de sûreté qui existe dans tout théâtre pour isoler la scène de la salle en cas d'incendie, et doit obligatoirement fonctionner avant le début de toute représentation, a été utilisé pour la propagande et porte ces mots peints en lettres énormes :

Ceci est
le rideau de sûreté
de ce théâtre.
Les hommes de l'Angleterre
sont
le rideau de sûreté
qui protège notre pays de la ruine
et nos femmes et nos enfants de la mort
et d'un sort pire que la mort.
Êtes-vous une parcelle
du rideau de sûreté kaki ?
Non ? Pourquoi ?
Souvenez-vous du « *Lusitania* » !
Vengez des innocents sacrifiés !
Venez en aide à ceux qui combattent
vos batailles !
Aux armes : pour le Roi et la Patrie !
Dieu garde le Roi !

*
* *

Meetings de Recrutement.-A Trafalgar Square.-Le sergent canadien.

A certains points de Londres se tenaient avant la guerre des sergents recruteurs, habiles à deviner, parmi les jeunes gens qu'ils croisaient, ceux qu'ils convaincraient aisément d'entrer au service du Roi, moyennant une bonne paie et de nombreux avantages.

Mais ces quelques spécialistes n'auraient pu suffire à la besogne présente. A tous les carrefours importants de Londres et des grandes villes se sont organisés, chaque après-midi, des meetings de recrutement avec concours de volontaires déjà instruits et de musiques militaires. De véritables tournées parcouraient successivement les villes moins populeuses et les gros bourgs.

Ces meetings de recrutement ont pour but d'expliquer à la foule ce que l'on attend d'elle et pourquoi il est nécessaire que beaucoup d'hommes s'engagent immédiatement. L'Anglais a le cœur loyal ; dès qu'on a su lui montrer clairement où est son devoir, il l'accomplit sans hésiter.

L'endroit de Londres où le meeting du recrutement attire le plus de monde est Trafalgar-Square, situé en plein centre, à l'entrée du Strand et du Whitehall, et où s'élève la célèbre colonne de Nelson.

Sur le piédestal du monument, entre deux des énormes lions de bronze qui l'ornent, on a peint en larges lettres bleues et rouges les paroles que prononça Nelson avant la bataille de Trafalgar : « England expects every man will do his duty, l'Angleterre compte que chaque homme voudra faire son devoir », et qui déjà sont gravées en plus petits caractères sur un bas-relief du monument. D'un autre côté on a peint deux phrases du message royal à la Chambre des Lords et à la Chambre des Communes : « Nous avons pris les armes pour une noble cause ; nous ne les déposerons qu'après l'avoir fait triompher. » — « Je compte sur le loyalisme et l'honneur de tous mes sujets dans cette guerre. » Enfin cette fière exclamation du premier ministre, M. Asquith : « L'honneur et la liberté ne sauraient se payer trop cher. »

Une musique militaire débouche sur la place. Les musiciens soufflent dans de petits bugles dont les sons se marient à ceux des fifres perçants et aux roulements des tambours à la caisse plate, à la peau stridente, pendant qu'un soldat enveloppé d'un vaste tablier de cuir assène sur la grosse caisse des coups répétés. Derrière la musique marchent au pas cadencé, la badine sous le bras, les recruteurs, sous-officiers ou simples soldats, presque tous revenant du front, certains de l'hôpital où ils ont guéri leur blessure ; les plus éloquents d'entre eux vont haranguer les badauds.

La musique s'arrête, les recruteurs se hissent sur le piédestal du monument. Un cercle de trois ou quatre cents badauds se forme ; partie ont été

amenés d'un autre quartier en suivant la musique, partie passaient dans Trafalgar-Square et s'arrêtent pour assister à la « séance ». Acteurs et spectateurs sont aussi sérieux que dans les prêches en plein air du dimanche à Hyde-Park.

*
* *

Un soldat s'avance. Il dit, avec une sincérité touchante, pourquoi il a quitté la boutique où il gagnait bien sa vie, pourquoi il a abandonné sa femme et son petit enfant afin de devenir un défenseur du pays.

Cet homme du peuple parle sans aucun artifice d'éloquence et les autres hommes du peuple qui l'écoutent semblent l'approuver. Pas un auditeur ne s'en va et c'est déjà un résultat, mais pas un non plus, à l'appel qui termine le discours, ne se présente pour s'enrôler.

Ce n'était du reste qu'une sorte de lever de rideau. Voici un acteur à succès des grands music-halls ; le public, qui connaît son nom et aime son talent comique, paraît d'abord déconcerté quand il voit devant lui, au lieu de l'artiste grimé et grotesquement accoutré qui lui est familier, un gentleman élégant et correct. Sans un calembour, sans une facétie, l'artiste prend bientôt une emprise réelle sur l'auditoire. Il raconte avec une émotion contenue que, comme beaucoup de londoniens ayant dépassé l'âge militaire, il s'est enrôlé parmi les « special constables ». Le soir, après la représentation, il

monte la garde dans les gares, sur les voies, autour des usines de guerre, partout où des attentats pourraient être commis. Et s'adressant aux jeunes qu'il remarque devant lui, il leur demande s'ils ne songent pas à faire quelque chose pour la Patrie? Les hommes âgés chercheront-ils seuls à se dévouer?

Le coup porte, deux hommes se présentent, l'un a dix-neuf ans à peine, l'autre une trentaine d'années. Ils se placent au milieu des soldats pendant que l'auditoire applaudit et que quelques « stackers » — francs-fileurs — s'éclipsent prudemment et sont d'ailleurs amplement remplacés par d'autres badauds attirés par le bruit.

Parfois des députés, des journalistes, des avocats, des parents de soldats, des actrices même viennent spontanément haranguer la foule. Lors de la catastrophe du *Lusitania,* une femme dont l'enfant avait péri dans l'atroce naufrage fit entendre, plusieurs jours de suite, ce que son cœur de mère ressentait.

*
* *

L'irrésistible sergent canadien.

Mais de tous ces orateurs en plein vent, le plus populaire fut un sergent canadien revenu d'Ypres, où la plupart de ses camarades avaient été tués par les premiers gaz asphyxiants que lancèrent les Allemands, en avril 1915. Très atteint lui-même, il employait les loisirs d'un congé de

convalescence à recruter des compagnons d'armes.

Le sergent canadien possédait un entrain, un brio merveilleux. En phrases courtes, alertes, nerveuses, il contait tour à tour des histoires de régiment comiques ou poignantes, des anecdotes de tranchée, il donnait des visions de bataille faisant image et, quand il proclamait la froide résolution animant ses camarades, on sentait que les cœurs de ses auditeurs vibraient à l'unisson.

Après un préambule plus ou moins long, tout à coup, il se tournait vers un garçon solide qui se trouvait aux premiers rangs. Il l'interpellait : « Hé, toi, là-bas! Viens donc ici, il y a de la place pour toi ! » Et il ne le lâchait plus qu'il ne l'ait décidé à venir se ranger près des soldats. Il n'était pas rare que les autres auditeurs se fissent alors les complices du sergent canadien et que des femmes, des hommes âgés n'engageassent le garçon en cause à suivre l'invitation de l'orateur. Si le pauvre diable se défilait, une bordée de sarcasmes l'accompagnait jusqu'à ce qu'il eût disparu ; aussi en a-t-on vu qui, après un premier mouvement de fuite, revenaient décontenancés et se laissaient hisser sur le piédestal.

Un jour le sergent canadien termine brusquement son speech : « Assez causé ! Il nous faut des soldats, pas de perroquets. Qui, parmi vous, est assez solide pour servir ? » Un homme d'âge mûr, cheveux grisonnants, s'avance : « Quel âge avez-vous ? — Quarante-neuf ans. — Il vaut mieux que vous attendiez, nous n'en

sommes pas encore là. Merci bien ! » Puis se retournant vers la foule, le sergent canadien s'écrie : « Qui veut remplacer cet homme-là ? » Trois jeunes gens de suite se présentent : « All right boys, good luck to you ! Très bien, jeunes gens, bonne chance ! »

Le sergent canadien donnait des conseils aux femmes : « Ne vous laissez pas faire la cour par d'autres que des soldats. Si votre amoureux n'est pas en kaki, faites-lui grise mine jusqu'à ce qu'il y soit. Pourquoi les jeunes gens iraient-ils se battre et se faire tuer pour lui ? S'il s'obstine à rester dans le civil, rompez avec lui et venez me trouver au bureau de recrutement. Je vous garantis que tous ceux que vous rencontrerez là sont vraiment des hommes. » Beaucoup de ces femmes partaient décidées à provoquer des enrôlements.

Quand le meeting est terminé, le cortège se forme musique en tête. Aux sons des bugles, des fifres, des tambours, les soldats emmènent en triomphe au plus prochain bureau de recrutement ceux qu'ils viennent de gagner au service du Roi. Et chemin faisant, ils interpellent le public : « Imitez leur exemple. »

*
* *

Rudyard Kipling recruteur.

Transportons-nous maintenant à Southport, ville de plaisance du Lancashire, située sur la mer d'Irlande. La foule se presse dans les jardins municipaux par un beau soir d'été pendant

qu'une musique militaire joue des airs patriotiques. Sur une estrade sont le maire et toutes les personnes de distinction de la ville.

Puis le silence se fait et, après quelques mots de présentation du magistrat municipal, un homme se lève, peu imposant d'aspect mais dont le nom à lui seul est plus éloquent que tout ce qu'il pourra dire. C'est Rudyard Kipling, le grand poète et romancier qui exprima dans son œuvre, avec tant de vérité, les joies et les peines du soldat. Comme d'Annunzio, près de Gênes, sur la plage du Quarto, lors de l'inauguration du monument commémoratif des Mille, lançait un appel aux armes qui devait être suivi de la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche, sous des cieux moins brillants, mais avec une égale ardeur, Rudyard Kipling invite ses compatriotes à s'enrôler sans retard pour défendre la Patrie et la Civilisation.

L'écrivain revient justement du front où côte à côte, avec un égal courage, il a vu soldats anglais et français opposer une digue infranchissable à l'invasion teutonne. Aussi raconte-t-il à son auditoire des anecdotes vécues dont quelques-unes se déroulèrent sous ses yeux. Il dit la vie simple, austère, pénible de ces héros ; il exalte leurs vertus, leur dévouement, leur esprit de sacrifice.

On entend mal, car la foule est énorme et la voix de l'orateur très basse, mais qu'importe, chacun sait que c'est Rudyard Kipling qui parle et connaît les sentiments patriotiques exprimés dans son œuvre, en un magnifique langage.

Aussi, quand Rudyard Kipling s'assied, ce ne sont pas des applaudissements de commande qui éclatent même parmi les derniers rangs d'assistants, ceux qui l'ont plutôt deviné qu'aperçu. En pleine connaissance de cause, ils acclament ce qu'il a effectivement dit.

La musique militaire exécute les hymnes nationaux des Alliés, puis les fronts se découvrent, les têtes se baissent. C'est le cantique religieux : « Abide with me, Reste avec moi », que tous chantent doucement dans un respect impressionnant. Silence complet après l'Amen, rompu bientôt par un enthousiasme extraordinaire lorsque la musique exécute le *God save our gracious King*.

Des centaines de jeunes gens s'empressent près d'une tente où fonctionne le bureau de recrutement. L'intervention de Rudyard Kipling a porté ses fruits.

*
* *

Dernière tentative en faveur des engagements volontaires.

Le 15 septembre 1915, M. Asquith annonçait à la Chambre des Communes que le nombre total des engagements effectifs pour l'armée et la flotte reçus depuis août 1914 atteignait près de 3 millions, soit une moyenne d'environ 60.000 engagements par semaine.

C'était fort beau mais insuffisant, puisque l'effectif de l'armée, élevé successivement à

un million, deux millions, trois millions, devait être porté à la fin de l'année à quatre millions. Il fallait bien également tenir compte des pertes subies depuis l'entrée en campagne sur les divers théâtres où avait opéré l'armée britannique : France, Dardanelles, Asie, Afrique, Chine.

*
* *

Avant d'instituer le service obligatoire, M. Asquith essaya une dernière tentative en faveur des engagements volontaires. Le Parlement forma un Comité de Recrutement, et des manifestations publiques, auxquelles les organisations ouvrières prêtèrent leur appui, se déroulèrent dans tout le Royaume.

Le roi George V lança un message ainsi conçu :

Buckingham Palace.

A mon Peuple,

A ce grave moment de la lutte entre mon peuple et l'ennemi puissamment organisé qui a transgressé les Lois des Nations et les règles auxquelles s'était soumise l'Europe civilisée, je fais appel à vous.

Je me réjouis de l'effort de mon Empire et je m'enorgueillis de la façon dont tant de mes sujets ont volontairement sacrifié leur famille, leur fortune et même leur existence afin qu'aucun Étranger ne puisse hériter du libre Empire que leurs ancêtres et les miens ont construit.

Je vous demande de justifier ces sacrifices.

La fin du conflit n'est pas encore proche. Plus d'hommes et encore plus sont nécessaires pour permettre à mes Armées de continuer le combat et pour leur assurer la Victoire et une paix durable.

Dans les anciens jours les moments les plus sombres ont toujours produit chez des hommes de notre race les résolutions les plus graves.

Je vous demande, hommes de toutes conditions, de marcher en avant de votre propre volonté et de prendre votre place dans le combat.

En répondant généreusement à mon appel vous apporterez votre appui à nos frères qui, pendant de longs mois, ont noblement soutenu les anciennes traditions de l'Angleterre et la gloire de nos armes.

George, R. I.

Les chefs des grandes administrations publiques exercèrent toute la pression possible sur leur personnel. Ainsi le directeur des Postes de la Grande-Bretagne fit parvenir individuellement à tous ses employés susceptibles d'être aptes au service armé la lettre suivante :

Votre nom m'a été donné comme celui d'un homme en âge de servir, et dont l'administration pourrait se priver au bénéfice de l'armée. Si vous êtes physiquement apte à prendre les armes, vous vous engagerez.

Les membres du personnel régulier de mon administration qui ont répondu à l'appel de la nation ne doivent pas voir leur place occupée par d'autres, aussi aptes qu'eux-mêmes à servir la patrie.

Je ne pourrai donc pas vous assurer votre situation dans mon administration.

L'appel aux armes de nouveaux hommes est impérieux. Beaucoup d'entre vous se disent : « J'attendrai que le gouvernement déclare qu'il a besoin de moi, alors j'irai. » Au nom du gouvernement, je vous dis dès maintenant que vous êtes désiré et je vous demande d'aller au front.

Les banquiers, industriels, commerçants invitaient leurs employés à passer la visite d'un médecin. Si celui-ci les reconnaissait inaptes au service, il leur délivrait un certificat les prémunissant contre toute injonction postérieure. Au cas contraire, l'employé devait aller s'enrôler et, s'il refusait, il recevait congé.

*
* *

Lord Derby entre en scène.

Membre de la Chambre des Lords, Lord Derby venait d'obtenir un succès retentissant en organisant, malgré mille difficultés et l'opposition première des syndicats, à Liverpool, des bataillons de dockers destinés à charger et décharger, avec la plus grande célérité, les transports destinés au service de l'armée. Le gouvernement lui offrit et il accepta la direction du recrutement, bien qu'il fût partisan du service obligatoire.

Il imagina un système d'enrôlement expliqué clairement dans cette affiche et valable six semaines :

LES CÉLIBATAIRES EN PREMIER

Comment le Système des Groupes fonctionne.

Vous pouvez vous engager maintenant et devenir de suite un soldat.

Ou vous pouvez vous engager d'après le Système des Groupes.

Avec ce dernier système vous serez engagé dès à présent pour un jour à venir (enlisted for one day). Vous serez incorporé de suite dans la section B Armée de réserve, et pourrez rester dans vos foyers jusqu'à ce que le groupe auquel vous appartenez soit mobilisé.

Il vous sera donné un brassard orné de la Couronne Royale. On vous remettra d'autre part une pièce constatant votre engagement. Vous serez averti quinze jours d'avance de la date à laquelle vous devrez rejoindre votre unité.

Il vous sera donc loisible de garder vos occupations ordinaires jusqu'à ce que vous receviez l'ordre d'appel. Vous aurez alors le temps nécessaire pour donner des instructions à vos employés ou arranger vos affaires.

Il existe 46 groupes indiqués ci-contre. Les célibataires sont placés dans les 23 premiers groupes selon leur âge. Quant aux hommes inscrits sur le Registre National comme mariés, ils seront répartis dans les 23 groupes suivants, également selon leur âge.

Les Groupes seront mobilisés dans l'ordre de leurs numéros mais en aucun cas personne ne sera appelé avant d'avoir 19 ans révolus.

En résumé :

Les célibataires seront appelés d'abord. Les hommes mariés depuis le recensement et les veufs sans enfants seront regardés comme des célibataires.

Quand un Groupe est appelé, l'homme appartenant à ce Groupe et qui peut invoquer des circonstances spéciales a la faculté de demander à être versé dans un des Groupes suivants.

Dans les 23 groupes de célibataires comme dans les 23 groupes d'hommes mariés, le classement était fait de 18 à 40 ans, à raison d'une année par groupe.

Très nombreux la première semaine, les engagements déclinèrent pour ne se relever que dans les quinze derniers jours. Mais, à mesure que l'on approchait de la date extrême du 11 décembre, l'empressement des volontaires, particulièrement à Londres, augmentait de façon très sensible. Les 8, 9 et 10 décembre, les bureaux de recrutement restèrent ouverts jusqu'à dix heures du soir.

Voici quels furent les résultats : 270.000 hommes, célibataires ou mariés, s'engagèrent pour le service immédiat, 343.000 célibataires et 487.000 hommes mariés s'engagèrent sous le régime des groupes. Au total 1.100.000 hommes.

Mais le premier ministre, M. Asquith, avait annoncé au Parlement que les hommes mariés, engagés sous le système des groupes, seraient appelés seulement après que tous les célibataires aptes au service et n'appartenant pas à des professions utiles à la Défense Nationale se trouveraient sous les drapeaux. Sans cette

décision, il se fût produit fort peu d'engagements d'hommes mariés, ceux-ci voulant, avant de s'enrôler, être assurés que les célibataires feraient, et, au besoin, seraient contraints de remplir, leur devoir.

Donc, pour que l'armée pût récupérer les 487.000 hommes mariés qui s'étaient engagés sous le régime des groupes, il fallait créer le service obligatoire pour les célibataires récalcitrants.

*
* *

Le Service obligatoire décidé pour les célibataires.

Telle fut la raison pour laquelle, en janvier 1916, le gouvernement demanda successivement à la Chambre des Communes et à la Chambre des Lords d'adopter un projet de loi d'après lequel les célibataires ou veufs d'âge militaire seraient considérés comme s'étant engagés et appelés, par conséquent, sous les drapeaux. Tombaient sous le coup du bill les sujets britanniques mâles qui, au 15 août 1915, étant célibataires ou veufs sans enfants, avaient au moins 18 et pas encore 41 ans. On remarquera que les sujets britanniques mariés après le 15 août 1915 n'en étaient pas moins traités comme s'ils étaient restés célibataires. A cette date le gouvernement avait fait connaître à tous les célibataires que l'armée avait besoin d'eux, il eût été trop commode de se soustraire au devoir en se mariant.

Il y eut quelques incidents pendant les deux semaines qui s'écoulèrent entre le dépôt du bill et son vote définitif. Trois ministres, MM. Henderson, ministre de l'Instruction publique ; Brace, sous-secrétaire d'État à l'Intérieur ; Roberts Junior, lord du Trésor appartenant au Parti Travailliste, donnèrent leur démission de membres du gouvernement en raison d'un vote du Congrès des Trade-Unions protestant contre le principe du service militaire obligatoire. Quelques jours plus tard, ces ministres, en présence de manifestations d'importants groupements ouvriers en faveur du service obligatoire, reprenaient leurs portefeuilles.

Par contre, Sir John Simons, secrétaire d'Etat à l'Intérieur, se retirait pour faire sans succès une vive opposition au vote de la loi.

*
* *

Un certain nombre de cas d'exemption pour les célibataires étaient prévus ; les voici : sujets britanniques n'habitant pas la Grande-Bretagne, réservistes et territoriaux soumis à l'obligation de servir à l'étranger, membres des clergés, personnes pourvues d'un certificat de réforme, hommes employés dans des industries indispensables à la Défense Nationale, célibataires étant l'unique soutien de leur famille, derniers fils d'une famille ayant déjà trois membres sous les drapeaux, célibataires ayant une objection

de conscience à entreprendre les devoirs de combattants.

Cette dernière clause d'exemption montre à quel point on a le respect, en Grande-Bretagne, de la liberté d'autrui. Il existe, en effet, dans ce pays, une vingtaine de mille de Quakers de tout âge et de toutes professions. Cette secte religieuse réprouve la guerre et interdit à ses fidèles d'y participer. Les Quakers furent laissés hors de la conscription obligatoire, mais des précautions sérieuses intervinrent pour que ne pussent bénéficier de cette faveur que les Quakers authentiques d'avant la guerre.

En attendant l'application de la loi qui eut lieu au début de mars 1916, les bureaux de recrutement furent rouverts pour recueillir à nouveau des engagements. Beaucoup de célibataires récalcitrants jusqu'ici, en constatant qu'ils seraient enrôlés de gré ou de force, préférèrent paraître partir de bonne grâce et s'engagèrent d'après le système des groupes. Les quatre premiers groupes de célibataires, ceux de 19, 20, 21 et 22 ans, avaient été appelés le 20 janvier ; les autres suivirent, toujours par groupes de quatre, de quinze jours en quinze jours.

*
* *

Dernière étape. — Le Service devient obligatoire pour tous.

Le *Military Service Act* que nous venons d'analyser devait avoir une durée éphémère et succomber sous les exemptions. Au lieu de décider d'accord avec les représentants autorisés de chaque industrie le minimum d'hommes nécessaires pour maintenir la production à un niveau normal, le Board of Trade (Ministère du Commerce) exempta des catégories entières d'ouvriers, réduisant ainsi par trop les contingents que devait fournir la conscription des célibataires.

Nouveau pas en avant, la conscription de tout Anglais âgé de moins de 42 ans, qu'il fût célibataire ou marié, s'imposa. Ainsi tous les hommes valides se trouveraient à la disposition du gouvernement et celui-ci puiserait dans cette réserve, presque inépuisable, selon les besoins.

Avant le vote définitif à la Chambre des Lords du bill relatif au second *Military Service Act*, Lord Kitchener fit ces déclarations :

Cette loi nous permettra de régler le mouvement du recrutement, d'éviter les fluctuations soudaines, si préjudiciables aux intérêts militaires et industriels et de donner aux généraux et aux états-majors des éléments plus certains pour la fourniture des renforts nécessaires.

La pensée que leurs compatriotes dans leurs foyers sont prêts à les seconder de tous leurs efforts sera un encouragement pour les combattants.

Nos Alliés aussi verront dans l'adoption par nous d'obligations qui font une pareille violence à nos traditions nationales, la preuve que le Royaume-Uni est disposé à jeter sans réserve dans la balance la totalité de ses ressources pour lutter contre l'ennemi commun. *(Applaudissements.)*

Cette loi nous permettra de maintenir nos effectifs à un niveau jusqu'ici impossible à atteindre et de prendre une part entière à la grande lutte de laquelle dépendent l'avenir de notre race et notre existence comme nation. *(Applaudissements.)*

Le projet de loi rencontra d'ailleurs peu d'opposition. L'héroïsme de l'armée française, sa splendide résistance aux attaques furieuses des Allemands dans la région de Verdun, remplissaient le cœur de tout Anglais à la fois d'admiration et du désir de venir à notre aide.

A la Chambre des Lords, aucun vote hostile ne se produisit : les pairs irlandais, pour des raisons exposées plus loin, se contentèrent de s'abstenir. A la Chambre des Communes, il n'y eut que trente-six opposants, les députés d'Irlande s'abstenant également. Les députés mineurs, sauf un, les représentants des puissantes sociétés des mécaniciens, des ouvriers des chantiers maritimes, des ouvriers du gaz, des charpentiers, approuvèrent le bill.

*
* *

Le service obligatoire pour tous est entré en vigueur le 24 juin 1916. Plusieurs semaines d'avance, le roi George en avait prévenu son peuple par un message :

Buckingham-Palace, 25 mai.

Pour permettre à notre pays d'organiser plus efficacement ses ressources militaires, dans la grande lutte actuelle pour la cause de la civilisation, j'ai, sur l'avis de mes ministres, jugé qu'il était nécessaire d'enrôler tout homme valide entre les âges de 18 et 41 ans.

Je désire saisir cette occasion pour exprimer à mon peuple ma reconnaissance et mon appréciation pour les splendides qualités de patriotisme et d'abnégation manifestées par lui qui ont permis de lever par des engagements volontaires, depuis le début de la guerre, un nombre d'hommes qui n'est pas inférieur à 5.041.000, ce qui constitue un effort dépassant de beaucoup celui de n'importe quelle autre nation dans des circonstances analogues dont il soit fait mention dans l'histoire ; ce sera un sujet durable de fierté pour les générations futures.

J'ai confiance que le magnifique esprit qui, jusqu'ici, a soutenu mon peuple à travers les épreuves de cette terrible guerre, l'inspirera pour supporter le nouveau sacrifice qui lui est aujourd'hui imposé et que, avec l'aide de Dieu, il nous conduira, nous et nos Alliés, à une victoire qui aboutira à libérer l'Europe.

George, *roi et empereur.*

Désormais, à toute l'agitation créée pour le recrutement volontaire, allait succéder le silence le plus absolu. L'autorité militaire convoquerait par ordre d'appel individuel les hommes destinés à combler les vides ou à constituer de nouvelles formations. Tout ceci se ferait sans bruit, sans avis dans les journaux ; seuls les

intéressés en seraient prévenus. Une revision méthodique des exemptions allait permettre de réformer les abus qui avaient diminué les résultats du premier *Military Service Act*.

*
* *

La révolte de Dublin. - Laskinistes et « Sinn Fein ».

Pour comprendre les motifs de la révolte qui éclata à Dublin en avril 1916 et menaça d'ensanglanter une grande partie de l'Irlande, il faut remonter au début de 1913, lorsque le Parlement britannique vota la loi du *Home Rule* accordant à l'Irlande son autonomie, malgré l'opposition de la minorité protestante qui habite le nord de l'île, notamment la province de l'Ulster. Cette minorité, craignant d'être désormais opprimée par la majorité catholique, constitua, pour se défendre, une milice volontaire commandée par d'anciens officiers : sur quoi les catholiques recrutèrent aussi des volontaires, auxquels les Irlandais d'Amérique envoyèrent à plusieurs reprises des fusils et des munitions. Tout le pays prit l'habitude de vivre avec la perspective d'une guerre civile.

A Dublin couvaient d'autre part des rancunes particulières, suite de la grève générale de septembre 1913, organisée par l'agitateur Laskine, et des troubles graves qui se produisirent alors. Vaincue, la population ouvrière resta prête à

descendre dans la rue. A la veille de la guerre, le 26 juillet 1914, il y eut à Dublin une échauffourée sanglante à propos d'une cargaison d'armes destinée aux volontaires nationalistes.

Ceux-ci d'ailleurs, à partir de l'agression allemande contre la Belgique et la France, se conduisirent loyalement. Leur chef parlementaire, M. John Redmond, faisait à la Chambre des Communes, le 3 août 1914, cette déclaration :

Je dis au gouvernement qu'il peut demain retirer d'Irlande toutes ses troupes. Je dis que la côte d'Irlande sera défendue contre une invasion étrangère par des Irlandais en armes, et que pour cette tâche les catholiques nationalistes qui se sont armés dans le Sud seront trop heureux de joindre leurs efforts à ceux des protestants de l'Ulster qui se sont armés dans le Nord. Est-ce une espérance exagérée si nous attendons qu'une pareille situation produise des résultats heureux, non seulement pour l'empire britannique, mais aussi pour le bien-être et pour l'intégrité de la nation irlandaise ?...

Sir Edward Carson, chef parlementaire des Irlandais protestants, apporta des déclarations analogues.

Pendant les premiers mois de la guerre, les volontaires des deux partis irlandais qui s'engagèrent furent nombreux et fournirent des troupes de premier ordre, dont, à de fréquentes reprises, les communiqués britanniques mentionnèrent les exploits dans le nord de la France.

Pour aider à la conciliation, la loi du *Home Rule*, promulguée le 14 septembre 1914, fut ajournée à dix-huit mois ; et, quand le délai arriva

à expiration, un nouvel ajournement fut décidé, de façon à laisser la question en état pendant la durée du conflit.

*
* *

Malheureusement la politique de M. John Redmond et des nationalistes fut bientôt battue en brèche de la façon la plus violente par deux groupements irlandais :

1° Les *Laskinistes,* c'est-à-dire ceux qui avaient suivi lors des grèves de Dublin, en 1913, l'agitateur socialiste Laskine et qui voulaient prendre leur revanche ;

2° Les *Sinn Fein,* « Nous Seuls », qui avaient pris le nom d'un journal gaélique. Née en 1900 et composée au début d'universitaires, de poètes, de rêveurs, souhaitant arriver sans violences à la séparation complète de l'Irlande et de l'Angleterre, cette association fut peu à peu envahie par les éléments révolutionnaires ; à partir de 1909, certains *Sinn Fein* préconisant une entente avec l'Allemagne, un émissaire se rendit aux États-Unis pour établir un accord avec les groupements germano-irlandais.

Pendant la guerre deux thèses furent donc en présence : celle de M. John Redmond et des nationalistes, qui, en agissant loyalement vis-à-vis de l'empire britannique, pensaient que les Irlandais acquerraient des titres précieux à sa bienveillance après la victoire ; celle des Laskinistes et des *Sinn Fein,* lesquels proclamaient

que l'Angleterre, une fois débarrassée de l'Allemagne, écraserait l'Irlande, que par conséquent fournir à l'empire britannique des hommes et des subsides constituait une duperie irréparable.

Une campagne contre le recrutement éclata, des meetings de propagande pour susciter de nouveaux soldats dégénérèrent en bagarres. Quand, au début de 1916, le gouvernement présenta au Parlement un projet de loi rendant mobilisables tous les célibataires de 18 à 41 ans, il espéra détourner l'orage qui grondait, en exceptant l'Irlande du bill.

Laskinistes et *Sinn Fein* continuèrent cependant plus que jamais leur pression populaire. Devenait *Sinn Fein* tout Irlandais ne voulant pas être enrôlé et qui prêtait ce serment :

En présence du Dieu tout-puissant qui me jugera, je jure solennellement que, de toutes façons, j'exterminerai, comme ennemi de la patrie, tout Irlandais qui poussera un de mes compatriotes à s'engager dans l'armée anglaise.

Des parades en armes, provoquant souvent des conflits avec la police, se multipliaient ; on sentait qu'une étincelle suffirait à déchaîner l'incendie qui couvait.

*
* *

La main de l'Allemagne en Irlande. - Sir R. Casement.

L'Allemagne voulut profiter de cet état d'esprit. Un triste individu, d'origine anglaise, Sir R. Casement, ancien consul à Rio-de-Janeiro, fut chargé de recruter parmi les prisonniers irlandais une milice qui se joindrait, au moment voulu, à une armée allemande, pour débarquer sur les côtes d'Irlande. D'autre part, par le canal des Irlandais d'Amérique, l'Allemagne fit parvenir aux *Sinn Fein* les promesses les plus formelles d'aide et de soutien. A la veille des troubles de Dublin, le bruit courait dans le peuple qu'une armée germano - irlandaise allait débarquer ; sur divers points du littoral, des dépôts de pétrole avaient été préparés ; des patrouilles de *Sinn Fein* surveillaient la haute mer.

Dans la réalité, le concours allemand se réduisit à peu de chose. Le 14 avril 1916, Sir R. Casement quittait le canal de Kiel à bord d'un chalutier convoyé par un sous-marin ; plusieurs mois d'efforts près des prisonniers irlandais lui avaient procuré une unique recrue : le sergent Bailey. Le chalutier contenant 20.000 fusils, des mitrailleuses, des munitions, était commandé par un lieutenant allemand ; on lui avait donné les apparences d'un navire de commerce et il arborait le pavillon hollandais.

Un premier patrouilleur anglais laissa passer le chalutier, les papiers du bord ayant paru en règle ; quant au sous-marin, il avait plongé. En vue de la côte irlandaise, un second patrouilleur ordonna au chalutier de le suivre ; et, comme celui-ci n'obéissait pas, il le canonna. Le chalutier arbora alors le pavillon allemand et se fit sauter. L'équipage recueilli par les Anglais fit des aveux complets.

Quant à Sir R. Casement, il avait fui dans un petit bateau démontable avec le sergent Bailey et l'officier commandant le chalutier. Tous trois furent arrêtés dans le petit port de Tralee, au moment où ils allaient monter dans une automobile qui les attendait. Sir R. Casement fut condamné à mort et pendu en août 1916 ; le sergent Bailey, ayant prouvé qu'il avait suivi Sir R. Casement pour rentrer dans son pays, fut acquitté. L'officier allemand fut interné dans un camp de prisonniers.

Le 24 avril, lendemain de l'arrestation de Sir R. Casement, la révolte éclatait à Dublin, coïncidant avec une attaque de zeppelins et un bombardement de la côte anglaise par quelques unités légères. Les insurgés, suivant un plan très étudié, occupaient le carrefour central de Saint-Stephen's Green, s'emparaient du bureau central des postes et télégraphes, du Palais de Justice, des deux principales gares, de l'Hôtel de Ville où était arboré un drapeau vert, blanc et jaune, sur lequel se détachaient ces mots : RÉPUBLIQUE IRLANDAISE. Une attaque sur le château de Dublin, siège de l'administration centrale irlandaise, échouait. Pendant quelques

heures, les rebelles furent maîtres de la ville, tirant sur des soldats et officiers isolés, transformant les habitations particulières en forteresses, élevant des barricades dans les rues.

Un journal imprimé d'avance, *Irish War News* (Nouvelles Irlandaises de la Guerre), fut répandu à profusion, annonçant la prise de Verdun par les Allemands, une grosse bataille navale perdue par la flotte britannique, une déclaration de guerre de la Hollande à l'Angleterre, le soulèvement de toute l'Irlande.

Le gouvernement provisoire de la République irlandaise lança cette proclamation au peuple de l'Irlande :

Irlandais et Irlandaises, au nom de Dieu et des ancêtres qui nous ont transmis les vieilles traditions, l'Irlande, par notre voix, appelle ses enfants sous son drapeau et se lève pour sa liberté.

L'Union fraternelle républicaine irlandaise, ayant préparé et entraîné sa bravoure, grâce à sa secrète organisation révolutionnaire, — et les volontaires irlandais et l'armée des citoyens irlandais, grâce à son organisation militaire ouverte, — ayant patiemment perfectionné sa discipline, ayant résolument attendu le moment propice pour se révéler, l'Union saisit aujourd'hui ce moment et, soutenue par ses enfants exilés en Amérique et par ses braves alliés en Europe, mais comptant d'abord sur sa propre force, se soulève, pleinement confiante en la victoire.

Le peuple irlandais n'a cessé de réclamer son droit à une liberté nationale. Au cours de ces trois derniers siècles, six fois il a pris les armes pour le conquérir. Fort de ce droit fondamental, et en l'appuyant encore par les armes, nous proclamons

la République Irlandaise comme un État souverain et indépendant.

Jusqu'à ce que nos armes nous aient conduits au moment opportun pour l'établissement d'un gouvernement national permanent, représenté par le peuple d'Irlande tout entier et élu par les suffrages de tous les hommes et de toutes les femmes, le gouvernement provisoire, maintenant constitué, administrera les affaires civiles et militaires de la République pour le bien du peuple.

A cette heure suprême, la nation irlandaise doit, par sa valeur et sa discipline, et par la volonté de ses enfants à se sacrifier pour la bonne cause, prouver qu'elle est digne de l'auguste destinée à laquelle elle est appelée.

(Suivent les signatures des membres du gouvernement provisoire :)

Thomas J. Clarke, Eamonn Ceannt, Sean Mac Diarmada, James Connolly, Thos, Mac Donagh, Joseph Plunkett, P. H. Pearce.

Les rebelles avaient coupé les câbles télégraphiques reliant Dublin avec l'extérieur, mais ils avaient laissé intact le réseau téléphonique. Lord Wimborne, vice-roi d'Irlande, put donc demander des renforts au camp de Curragh, situé à 50 kilomètres de là. Le soir même arrivaient les troupes dont le général Sir J. Maxwell prenait le commandement.

*
* *

Il fallut quatre jours pour venir à bout des émeutiers. Plusieurs immeubles durent être bombardés, une canonnière embossée sur la

rivière Liffey détruisit le Liberty Hall, où se trouvait le quartier général de la révolte. Il y eut 188 morts, dont 66 soldats et 122 rebelles ; les troupes firent plusieurs milliers de prisonniers dont la plupart furent relâchés ou condamnés à des peines légères.

Tous les chefs pris vivants furent jugés et exécutés sans merci. Il n'y eut d'exception que pour la comtesse Markievitch, Irlandaise de naissance, Polonaise par son mariage, qui, depuis la grève de 1913, faisait cause commune avec les agitateurs ouvriers. Elle fut condamnée à la prison perpétuelle. Laskine s'était réfugié aux États-Unis quelques semaines avant la révolte.

Il est à noter que les troupes irlandaises combattirent sans hésiter les émeutiers, ainsi qu'en témoigne ce passage de l'ordre du jour adressé par le général Sir John Maxwell à ses soldats après l'écrasement de la rébellion :

Je désire particulièrement exprimer ma gratitude aux régiments irlandais qui ont pris une part si large à la répression de la rébellion. Il est impossible de détailler tous les incidents héroïques, mais toutes les félicitations sont dues au petit détachement de cavalerie qui a amené un convoi de munitions après trois jours et demi de combat dans les rues, et cela bien que son chef soit tombé.

Un corps de volontaires nationalistes s'était même formé pour aider à la répression.

Si l'émeute de Dublin révéla un malaise qu'il serait puéril de nier, gêna considérablement les membres irlandais du Parlement dans leur

politique d'apaisement et contraignit le gouvernement britannique à des ménagements singuliers, du moins l'Allemagne n'en retira-t-elle aucunement le bénéfice qu'elle escomptait. Il est même possible que les événements d'Irlande aient facilité le vote du service obligatoire pour tous.

*
* *

Le problème des munitions. - Lloyd George, l'organisateur du travail.

« La victoire ou la défaite finale, disait en juin 1915 M. Lloyd George à la Chambre des Communes, dépendra des quantités de munitions que les pays en présence pourront fournir à leurs armées.

« Dans cette guerre, les Allemands ont établi une supériorité qui est due à l'importance plus grande de leur matériel. Quand ils repoussent les alliés sur une partie des fronts, ou lorsque les alliés font des progrès sur certains points, c'est que, dans ces secteurs, un des adversaires dispose de quantités supérieures de munitions. Nous avons la supériorité incontestable en nombre d'hommes et, d'après ce que me disent toutes les personnes revenues du front, également en valeur. Il s'agit donc purement d'équiper ces hommes avec le matériel nécessaire.

« L'Allemagne avait accumulé de grands stocks et avait pris des mesures pour mobiliser immédiatement ses usines. La supériorité allemande

a été particulièrement marquée en gros canons, en obus, en fusils et surtout en mitrailleuses, les plus formidables engins de guerre. Pour faire mieux qu'eux, pour organiser la victoire, il faut mobiliser toutes les ressources en mécanique et en chimie de l'Empire. Quand cela sera fait, la France et l'Angleterre, sans aide de l'Italie et de la Russie, pourront dépasser toute la production teutonne. »

Nul n'était plus qualifié que Llyod George, ministre des Munitions, pour parler ainsi. Du jour où cet homme politique, dont les opinions avancées effrayaient naguère les conservateurs, est entré dans le cabinet britannique, reconstitué et élargi, pour résoudre le problème formidable du ravitaillement des armées du Royaume-Uni en canons et en munitions, il s'est consacré à cette tâche avec un dévouement, une ardeur, une clairvoyance remarquables. Le démocrate a su faire entendre et comprendre de dures vérités aux ouvriers, le pacifiste s'est déclaré partisan du service obligatoire. M. Llyod George fut vraiment au Ministère des Munitions, selon l'adage anglais : « The right man in the right place » et il méritera d'être honoré dans l'avenir comme l'un des principaux artisans de la victoire anglo-française.

*
* *

Le royaume fut divisé en dix zones possédant chacune un Comité local d'industriels connaissant à fond les ressources de la région, d'experts et de conseillers disposant des modèles et de

tous les détails dont les fabricants avaient besoin. Un Comité central, formé d'hommes d'affaires d'élite que préside Lord Multon, est chargé de coordonner et d'intensifier les efforts locaux.

M. Llyod George faisait en même temps poser cette affiche dans tout le Royaume :

Britanniques, tous coude à coude!

Aux habiles travailleurs de Grande-Bretagne.

Les volontaires de la guerre de munitions sont invités à se masser derrière nos soldats et nos marins.

Si vous n'êtes pas déjà avec eux, donnez-leur votre intelligence et vos forces.

Leur devoir est de combattre magnifiquement et héroïquement : ils le font.

Votre devoir impérieux est de leur fournir les munitions dont ils ont impérieusement besoin.

Rejoignez le « front des usines » pour aider le « front de bataille ».

Le recrutement de l' « armée industrielle » s'organisa méthodiquement comme celui de l'armée combattante. M. Llyod George nomma Lord Murray directeur de ce recrutement, choisi moins comme ancien député influent que parce qu'il se trouvait à la tête de l'importante maison d'entreprises Pearson and Son.

Un recensement des hommes disponibles pour l'industrie des munitions fut établi pendant que des centaines de bureaux s'ouvraient dans les hôtels de ville et les bourses du travail. Les candidats possédant l'expérience

d'un travail similaire à celui qui était demandé recevaient des feuilles de route indiquant l'usine où on les attendait et permettant, en cas d'éloignement, de s'y rendre aux frais de l'État. Il leur était remis un certificat constatant qu'ils travaillaient pour le pays et pour le Roi.

*
* *

On se souvient des manifestations tumultueuses auxquelles se livraient les suffragettes avant la guerre ; depuis lors elles s'étaient assagies, et quand M. Llyod George entreprit de lever l'armée des munitions, elles devinrent ses auxiliaires déterminées.

Le 17 juillet 1915, près de cent mille femmes, comprenant cent vingt-cinq groupements différents, se réunirent sur le quai de la Tamise, puis, par les principales rues de la Cité et du West-End, gagnèrent le quartier des Ministères. Chaque groupe était précédé de bannières multicolores sur lesquelles s'étalaient des devises patriotiques comme celles-ci : « Les hommes doivent combattre et les femmes travailler ! — Nous ne sommes pas des lâches. Nous voulons sauver notre pays ! — Demandons le service obligatoire pour tous pendant la guerre ! » Les nations alliées : France, Russie, Italie, Belgique, Japon, Serbie, Monténégro, ainsi que la Pologne, étaient représentées par des jeunes femmes en costumes.

M. Llyod George reçut une délégation qui lui rappela que cent cinquante mille femmes

s'étaient déjà inscrites pour collaborer à la fabrication des munitions et que trois mille à peine avaient été engagées. M. Llyod George répondit que l'heure avait sonné où il allait faire appel à leur concours sur une grande échelle.

*
* *

Difficultés créées par l'inobservation des lois ouvrières.

Le ministre venait, en effet, seulement d'arriver à aplanir des difficultés telles que tout autre eût probablement succombé à la tâche.

Dans le Royaume-Uni, les conditions du travail entre patrons et ouvriers de l'industrie sont réglées par des lois et des usages. Leur application est surveillée par des associations ouvrières dont les plus considérables forment les Trade-Unions (trade signifie industrie). Jamais une loi les concernant n'est examinée au Parlement sans que les Trade-Unions ne soient largement consultées. Elles ont plus de 1.700.000 membres et sont constituées chacune entre ouvriers de la même profession.

Or l'augmentation du nombre des usines et en même temps du rendement de chacune d'elles réclamait un bouleversement complet des habitudes ouvrières. Plus de semaine anglaise qui rendait libre l'ouvrier du samedi midi au lundi matin, plus de Bank Holiday (jour de fête de la Banque) qui trois fois l'an prolongeait la trêve hebdomadaire jusqu'au mardi matin.

Travail de nuit aussi important que le travail de jour ; aucune limitation dans la durée de ce travail, alors que, pour réduire le chômage et assurer l'hygiène de leurs membres, les associations ouvrières veillaient à ce que cette limitation ne fût jamais dépassée. Enfin, pour que le recrutement de l'armée du travail ne nuisît au recrutement de l'armée combattante, admission d'ouvriers non spécialistes dans certains travaux où ils pouvaient s'adapter, acte absolument interdit par les Trade-Unions. Bien mieux, accession des femmes dans un grand nombre d'emplois industriels desquels elles se trouvaient jusque-là exclues.

De telles modifications chez un peuple strictement attaché à ce qu'il considère comme ses droits pouvaient amener les pires catastrophes. Le moindre malentendu entre le gouvernement, qui, au nom de la défense nationale, allait piétiner des lois regardées comme fondamentales, et les corporations ouvrières intéressées risquait d'arrêter la production.

Encore là, ne jugeons pas les Anglais avec nos propres idées. En France, quand le Parlement vote une loi, quand le gouvernement prend une mesure, le peuple, s'il est mécontent, grogne et se soumet. Tout se passe en discours, articles de journaux et chansons. La consultation des corporations intéressées n'existe qu'à l'état embryonnaire et les associations ouvrières sont avant tout la plupart du temps des groupements politiques.

Les habitants du Royaume-Uni veulent comprendre avant de se soumettre. Les ouvriers,

puissamment groupés sur le terrain économique et syndical, se sentent très forts, et un vote du Parlement contraire à ce qu'ils jugent leurs intérêts ne les excite que davantage à refuser d'obéir. De plus, ils semblaient redouter que la suppression de leurs privilèges ne persistât après les hostilités.

* * *

De là les menaces, de là les grèves qui éclatèrent sur divers points du Royaume lorsque la production des munitions commença à s'organiser sérieusement. Une grande partie des mineurs du pays de Galles, entre autres, cessa le travail plusieurs jours, risquant de contraindre la flotte à rallier les ports faute de charbon.

Les revendications ouvrières plus ou moins légitimes entrèrent-elles seules en jeu dans ces conflits qui remplirent un moment la France d'un peu de crainte et l'Allemagne de beaucoup d'espérances ? Selon le vieil adage latin : *Is fecit cui prodest,* l'auteur responsable de l'événement est celui auquel il a profité, les Allemands, de façon indirecte, n'ont-ils pas cherché, sinon à provoquer, au moins à maintenir et aggraver un état de crise qui leur était si favorable ?

Nous nous contenterons de citer à ce sujet un article paru dans *The Globe,* un des journaux les plus sérieux de la presse anglaise :

Le sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, lord Robert Cecil, a dit dans un discours récemment prononcé à Croydon :

« Plusieurs des troubles qui ont eu lieu dans notre vie civile ont été incités de propos délibéré à prix d'argent par les Allemands. »

De pareilles affirmations ont déjà été faites par d'autres personnes et naturellement ont été repoussées avec énergie par les représentants des ouvriers anglais. Mais, cette fois, l'affirmation provient d'un membre du gouvernement, elle est ainsi revêtue de l'autorité d'un ministre ayant accès à des sources spéciales d'information.

Nous espérons que lord Robert Cecil n'attendra pas que s'écrive l'histoire secrète complète de la guerre actuelle pour communiquer au public les renseignements qu'il peut avoir sur ce sujet, mais qu'il les communiquera immédiatement. La publicité donnée à ces renseignements ne peut que produire de bons effets. Si nos ouvriers se sont laissés devenir les dupes et les instruments d'agents secrets de l'Allemagne, il faut qu'ils l'apprennent. Dès que les ouvriers sauront que, lorsqu'ils écoutaient les conseils d'un agitateur, ces conseils étaient inspirés par l'or allemand, ils se débarrasseront vite de mécontents qui ne sont autre chose que des traîtres.

On documenta, en haut lieu, les ouvriers et le résultat ne se fit pas attendre. Les organisations ouvrières allemandes ayant voulu convoquer, en juin 1915, un Congrès international des Arts et Métiers à Amsterdam et fait des ouvertures aux Trade-Unions par l'intermédiaire des Hollandais, le secrétaire général des Trade-Unions, M. Appleton, fit cette fière réponse :

« Les puits empoisonnés, les tranchées emplies de gaz asphyxiants, le meurtre infâme de

la population civile sans défense ont créé chez nous un nouvel esprit. Auparavant notre peuple traitait la guerre comme il traite les grands sports ; il s'efforçait d'avoir ces égards que les hommes d'honneur se doivent même en guerre. Mais aujourd'hui, ce qu'on demande, c'est la vengeance. Assister à un Congrès actuellement serait faire outrage aux sentiments d'un peuple, non seulement frappé d'horreur, mais déterminé à punir. »

Le Congrès, qui n'était qu'un prétexte pour tenter un rapprochement avec les organisations ouvrières anglaises, n'eut pas lieu.

*
* *

M. Lloyd George parle aux ouvriers et arrive à les convaincre.

Entre temps, M. Lloyd George avait pris le meilleur moyen de faire tête au péril. Il se rendit près des ouvriers, suscita des conférences entre eux et leurs patrons. Aux uns et aux autres il exposa quels étaient leurs devoirs avec une telle ardeur, une telle logique que sa conviction passa dans le cerveau des auditeurs. Il sut persuader d'abord pour n'ordonner qu'après. Telle grève devenait menaçante, M. Lloyd George se rendit sur place et obtint en vingt-quatre heures l'apaisement complet.

Le Congrès des Trade-Unions réuni à Bristol au début de septembre 1915 reçut la visite de M. Lloyd George, accompagné de M. Arthur

Henderson, ancien chef du Labour Party et actuellement membre du cabinet. Après un discours où M. Lloyd George mit avec une simplicité étonnante les délégués des Trade-Unions au courant des difficultés que la fabrication intensive des munitions faisait surgir, il obtint un magnifique résultat.

Par 371 voix contre 17, le Congrès exprima sa conviction que le résultat de la présente guerre était de la plus haute importance pour la démocratie de tous les pays et approuva l'attitude du parti ouvrier parlementaire qui coopérait avec les autres partis politiques afin d'assurer le succès du recrutement national.

Il fut décidé que toutes les disputes concernant salaires ou conditions du travail seraient soumises à l'arbitrage et que des mesures pourraient être prises contre les ouvriers manquant d'application au travail. Des tribunaux composés d'un président nommé par le gouvernement, d'un délégué ouvrier et d'un délégué patronal veilleraient au maintien de la discipline.

Une autre méthode pour convaincre les ouvriers de l'urgence de l'effort à accomplir consista à organiser des voyages au front de délégués autorisés des associations. Ces délégués causèrent avec les officiers et soldats, retrouvèrent d'ailleurs sur place nombre de leurs anciens camarades et ces derniers purent leur démontrer à quel point les besoins de l'armée étaient impérieux. Les délégués revinrent convaincus et furent par la suite d'excellents agents de propagande.

*
* *

Voyons maintenant les résultats obtenus au printemps de 1916, c'est-à-dire au moment où les armées britanniques, par le nombre et la qualité de leurs soldats, sont devenues aussi importantes que celles de leurs alliés ou de leurs ennemis.

Les usines de matériel et de munitions au printemps de 1916.

L'arsenal militaire de Woolwich, situé à 14 kilomètres de Londres, fut fondé en 1716 — détail curieux — par un Allemand, Schalch. Il occupait avant la guerre 25.000 ouvriers, 80.000 y travaillaient deux ans plus tard ; le matériel, évalué à 300 millions de francs, comprend plusieurs milliers de tours et de machines-outils, 250 grues, 45 ponts roulants, des chaudières dont la puissance totale dépasse 20.000 chevaux. Les ateliers s'étendent sur une étendue de 6 kilomètres ; aussi des trains à horaires fixes les desservent-ils.

Woolwich fabrique de tout, depuis les canons de campagne jusqu'aux 380, depuis les caissons de munitions jusqu'aux cuisines roulantes, depuis les cartouches de fusil et de revolver jusqu'aux obus de 900 kilos, depuis les bombes pour aéroplanes jusqu'aux mines sous-marines ou torpilles aériennes.

En dehors de Woolwich, le Ministère des Munitions emploie pour son service 4.150 fabriques appartenant à des particuliers qui ont été transformées et presque toutes agrandies. On

a créé d'autre part de toutes pièces 45 manufactures nationales pour la fabrication des obus de divers calibres. L'une de ces manufactures, située en Angleterre, emploie 60.000 ouvriers des deux sexes, une autre manufacture, située en Écosse, couvre une superficie de 80 hectares, elle dispose de 16 kilomètres de lignes de chemin de fer et le chauffage nécessite 28 kilomètres de tuyaux. L'établissement a été construit et aménagé entièrement en deux mois et demi.

Un million d'ouvriers et autant d'ouvrières travaillent aux munitions dans le Royaume-Uni. La proportion des spécialistes d'avant la guerre peut être évaluée à un quinzième de cet effectif total.

Les ouvriers qui travaillaient de 44 à 58 heures par semaine fournissent maintenant 63 heures, dans certains cas ils ont même fourni 70, 77 et 84 heures.

A la suite d'une lettre de Sir Douglas Haig, datée du 18 juillet 1916, exposant aux délégués ouvriers que « deux jours d'interruption de travail dans les usines de matériel de guerre de l'arrière entraîneraient pour les opérations les conséquences les plus graves », ceux-ci ont résolu d'ajourner tout congé jusqu'à la fin du conflit.

*
* *

Les ressources financières. — Augmentation des impôts et emprunt.

Pour parer aux dépenses de la guerre, le gouvernement anglais a employé parallèlement deux moyens : l'augmentation des impôts et l'emprunt.

L'année financière de l'État anglais commence régulièrement le 1er avril, mais les circonstances n'ont permis de présenter le budget, en 1915, qu'au mois de septembre. Ce retard n'influença nullement le produit des impôts, car les nouvelles taxes aussi bien que les accroissements de taxes existantes votés par le Parlement furent perçus sur les mois de l'exercice déjà écoulés.

Sur la base des impôts antérieurement établis, le budget 1915-1916 se présentait avec 6 milliards 800 millions de recettes et 39 milliards 750 millions de dépenses dont 4 milliards 750 millions pour la marine, 17 milliards 875 millions pour l'armée, 10 milliards 575 millions destinés à des avances aux alliés ou aux colonies. Les dépenses quotidiennes étaient évaluées à 12 millions et demi, sauf pour les mois de janvier, février et mars 1916 où, par une progression constante, marquant éloquemment le développement des efforts de l'Empire, elles finissaient par dépasser 125 millions.

M. Mackenna, chancelier de l'Échiquier — le ministre des Finances s'appelle ainsi, en souvenir de la Cour de l'Échiquier qui réglait autrefois toutes les affaires de finances —, a établi un budget de recettes atteignant le chiffre de 9 milliards 353.375.000 francs. Les impôts étaient donc augmentés de plus de 40 o/o.

Tout d'abord l'impôt sur le revenu, l'income-tax, a été largement modifié. Jusqu'ici les citoyens ayant moins de 4.000 francs de revenus n'étaient pas touchés par l'income-tax, maintenant la limite de l'exemption est fixée à 3.000 francs. Une somme de 160 livres sterling (4.000 francs) était défalquée du total imposable des revenus inférieurs à 17.750 francs, désormais la réduction ne portera que sur 120 livres (3.000 francs). Une surtaxe graduée, allant jusqu'à 60 o/o du revenu, frappe les personnes ayant plus de 12.500 francs de revenus par an.

Les bénéfices de guerre ont été l'objet de mesures spéciales. Les fournisseurs de l'armée doivent abandonner à l'État la moitié des bénéfices qu'ils ont réalisés, en sus de ceux qu'ils avaient touchés au cours des deux années précédant la guerre.

Les droits sur le thé, le café, le tabac, la chicorée, les fruits secs ont été augmentés de 50 o/o, ceux sur le pétrole de 30 o/o, ceux sur les spécialités pharmaceutiques de 100 o/o. Des taxes nouvelles ont été créées sur les automobiles, motocyclettes, films de cinémas, horloges, montres, instruments de musique, glaces et chapeaux. M. Mackenna avait songé à des taxes

sur les soieries, les vins, les caoutchoucs ; il y a renoncé en considérant que la plupart de ces articles venaient de France.

Les cartes postales, les imprimés, les journaux qui circulaient dans le Royaume-Uni pour un half-penny (un sou) paient à présent un penny (deux sous). Jusqu'à un quart de livre (120 grammes) les lettres à l'intérieur du pays n'avaient à payer que deux sous d'affranchissement, maintenant le timbre de deux sous n'affranchit que jusqu'à 30 grammes. Le prix minimum d'un télégramme est passé de 0 fr. 70 à 0 fr. 90, celui du téléphone, des bons et mandats sur la poste s'est accru de 20 à 50 0/0. Les télégrammes de presse qui jouissaient d'un tarif de faveur tel qu'ils étaient une cause de perte pour l'administration acquittent leur prix de revient.

La Chambre des Communes et la Chambre des Lords ont adopté ces 2 milliards et demi d'impôts supplémentaires en une seule séance, aux applaudissements répétés des membres du Parlement et du public des tribunes. Les journaux ont tous approuvé, certains même déclarant que le gouvernement aurait pu demander au peuple anglais un effort plus considérable.

*
* *

Ces 2 milliards et demi allégeaient d'autant les charges du Royaume-Uni après la guerre, mais ils étaient loin de suffire pour assurer les 40 milliards de dépenses prévues.

Un emprunt émis au début des hostilités rapportant 4 o/o d'intérêt ne comportait que des titres de cent livres sterling (2.500 francs). Tout autre fut l'emprunt lancé en juin 1915 et qui s'adressa à toutes les classes de la nation.

Émis au pair à 4 1/2 o/o avec remboursement facultatif à partir de 1925, transformé en remboursement obligatoire en 1945, cet emprunt comportait des titres de vingt-cinq et de cinq livres sterling (625 et 125 francs). On avait le droit de choisir entre une libération immédiate du titre avec escompte de 4 1/2 o/o ou le paiement par fractions échelonnées chaque quinzaine entre le 20 juillet et le 20 octobre. Ces versements successifs s'effectuaient dans tous les bureaux de poste, lesquels délivraient même, à l'usage des petits souscripteurs, des bons de cinq shillings.

Le gouvernement arrêta l'emprunt quand celui-ci eut atteint le chiffre de 22 milliards 750.000 francs.

Terminons, pour que l'on puisse juger de l'effort financier britannique, par deux chiffres. A la fin de juillet 1916, le Parlement avait voté pour la guerre 2.380.000.000 de livres sterling (59 milliards et demi de francs). Les dépenses de l'armée et de la marine s'élevaient par jour à 150 millions.

*
* *

Troubles à Londres et en province. - Allemands internés dans des camps de concentration.

La moindre atteinte à la liberté individuelle a toujours répugné à la Grande-Bretagne. Aussi les Étrangers qui n'ont pas eu l'occasion d'étudier ses traditions ont-ils souvent manifesté leur étonnement en constatant que non seulement des proscrits politiques, mais des anarchistes, des malfaiteurs pouvaient s'y réfugier.

Quand Napoléon Ier s'efforçait, en resserrant le blocus, d'affamer l'Angleterre, non seulement les Français royalistes y vivaient en paix, mais on vit des Français quitter le continent pour aller chez notre ennemi d'alors et revenir sans avoir été inquiétés. Il faut savoir ces choses pour comprendre qu'en mai 1915, après dix mois de guerre avec les Empires du Centre, plus des deux tiers des Allemands ou Autrichiens domiciliés en Angleterre circulaient encore en pleine liberté. Il y avait, en effet, 19.000 Allemands et Autrichiens réunis dans les camps de concentration, dont beaucoup sur leur propre demande. Les 40.000 autres vaquaient tranquillement à leurs affaires ; ceux qui étaient commerçants voyaient leurs boutiques achalandées comme par le passé et au Stock-Exchange des boursiers allemands et autrichiens se livraient à leurs spéculations ordinaires.

Les imprécations des Boches contre l'Angleterre, cette formule qu'ils répétaient en toute circonstance : « Dieu punisse l'Angleterre ! », n'avaient pu émouvoir le flegme britannique.

Cependant peu à peu certains faits étaient parvenus à indigner le peuple : les traitements odieux infligés aux prisonniers anglais, les attaques inhumaines des sous-marins teutons contre des navires transportant des passagers non militaires, les incursions des zeppelins sur les côtes de la Grande-Bretagne tuant des femmes et des enfants. Trois choses survenues coup sur coup achevèrent de l'exaspérer : le premier emploi de gaz asphyxiants qui causèrent la mort de tant de soldats anglais, la destruction du *Lusitania* avec plus d'un millier d'innocentes victimes, la publication du rapport de la Commission d'enquête présidée par Lord Bryce sur les atrocités commises en Belgique.

Brusquement, en mai 1915, des troubles éclatèrent, à Londres et dans certaines villes de province, la population attaquant les boutiques et magasins tenus par des Allemands. Rien qu'à Londres 150 boutiques et magasins furent saccagés ; à Liverpool, où la colonie allemande était fort nombreuse, les dégâts furent encore plus considérables ; à Southend, le brigadier général commandant le district dut faire intervenir les troupes.

Le peuple, dans sa colère, n'est pas toujours très judicieux ; certains neutres, même quelques Anglais pris pour des Allemands, ne durent leur salut qu'à une fuite rapide.

Les gens plus pondérés se contentèrent d'envoyer des pétitions au gouvernement. L'une de celles-ci, signée par des milliers de femmes d'engagés volontaires, demandait qu'on internât les ennemis qui se trouvaient en Angleterre. Une autre signée de tous les agents de change réclamait l'expulsion du Stock-Exchange des boursiers d'origine germanique, même s'ils étaient naturalisés Anglais.

Deux mille notables de la Cité de Londres se rendirent processionnellement près du ministère de l'Intérieur pour solliciter l'internement de tous les Allemands et Autrichiens.

Ainsi aiguillonné de tous les côtés le gouvernement se décida à agir. Les sujets allemands ou autrichiens furent mis en demeure ou de quitter sur-le-champ le sol de la Grande-Bretagne pour être conduits dans un port neutre, ou de se rendre dans des camps de concentration. L'Anglais convaincu d'avoir donné asile à un Allemand ou Autrichien ou de l'avoir aidé à se dérober aux investigations de la police fut puni d'une amende de 2.500 francs et de six mois de prison.

Plusieurs centaines de Boches facilitèrent la besogne du Scotland Yard (Préfecture de Police de Londres) en venant s'y réfugier dès que les troubles commencèrent.

L'Allemand qui possède un orgueil si insupportable est par contre totalement dépourvu de fierté. Ces événements en donnèrent une nouvelle preuve ; les grands journaux furent assaillis de lettres d'Allemands et d'Autrichiens résidant en Angleterre et qui contenaient les

protestations les plus plates de fidélité et d'amour envers ce pays ; n'allaient-ils pas même, afin de mieux essayer de prouver leur loyalisme, jusqu'à critiquer et blâmer les faits et gestes de leurs propres patries !

Il y eut cependant des exceptions à ces mesures de rigueur. En juillet 1916, il existait encore en Grande-Bretagne 4.931 Allemands, 4.418 Allemandes, 3.796 Autrichiens, 2.634 Autrichiennes qui, en raison de l'âge, de l'état de santé, d'un mariage ou d'une naturalisation, avaient conservé le droit de circuler librement.

* * *

Sympathies pour la France. - « The France's Day ».

Au cours des hostilités les habitants de la Grande-Bretagne n'ont jamais manqué une occasion de marquer leurs sympathies pour la France et de s'associer ainsi personnellement à l'Entente Cordiale.

Des comités se sont fondés pour aider les régions envahies, créer des hôpitaux destinés aux blessés français, doter notre service sanitaire d'automobiles de transport, contribuer aux secours offerts aux non-combattants nécessiteux par la charité privée. Entre ces multiples manifestations, la Journée de la France, « France's Day », qui se déroula le 7 juillet 1915

sur toute l'étendue du Royaume-Uni dans le but de grossir les ressources du Comité National, mérite une mention particulière.

A Londres, sur les monuments publics, devant les grands magasins, aux fenêtres, des milliers de drapeaux français flottaient à côté du drapeau de l'Union-Jack. Aux carrefours, dans les gares, les hôtels et restaurants distingués, d'aimables vendeuses, la poitrine ornée d'une cocarde tricolore, sollicitaient la générosité des passants pour notre Croix-Rouge.

Le matin eut lieu un service religieux à la cathédrale catholique de Westminster. Étaient présents : M. Paul Cambon, notre ambassadeur ; les ambassadeurs des puissances alliées ; les lords-maires et les sheriffs de la Cité de Londres et de la Cité de Westminster en costumes ; une foule de notabilités. Le cardinal Bourne, archevêque de Londres, officia et donna la bénédiction pontificale.

Dans toutes les écoles se déroula d'autre part après la classe du matin une touchante cérémonie. Le drapeau français fut hissé et les écoliers debout chantèrent en chœur la *Marseillaise*. Sept cent cinquante mille enfants prirent part à cette manifestation.

L'après-midi, une garden-party avait été organisée par la duchesse de Somerset et Lady Paget à Montaigu-House, dans le Whitehall, prêté par le duc de Bucoleuch. On n'entrait que moyennant un droit de 25 francs jusqu'à cinq heures et de 12 fr. 50 après cette heure. La Reine Mary, la Reine Alexandra, mère de George V, la Reine Amélie de Portugal,

les princesses royales Christian, Arthur de Connaught honorèrent de leur présence cette réunion mondaine dont le succès fut considérable. Les boutiques, où se vendaient surtout des produits français : parfumerie, bijouterie, dentelles, éventails, confiserie, etc., étaient tenues par des dames et des jeunes filles appartenant à la plus haute aristocratie.

Dans la salle de bal un concert fut donné par des artistes français, puis Lord Curzon parla sur la terrasse en termes émouvants de la France, de son héroïsme, de sa constance. Il montra l'Entente Cordiale devenant chaque jour plus étroite, alors que Français et Anglais versaient leur sang pour sauvegarder leur idéal commun de liberté. Cette fête rapporta plus de 250.000 francs.

Dans les théâtres et concerts la représentation commença par l'exécution de la *Marseillaise*. Les journaux de tous les partis avaient tenu à publier un article en français ou des interviews de personnalités glorifiant notre pays et son rôle depuis le début de la guerre.

Les lords-maires et maires du Royaume-Uni signèrent cette adresse envoyée au Président de la République :

Nous, lords-maires et maires du Royaume-Uni, au nom de ceux que nous représentons, désirons offrir, par votre intermédiaire, notre hommage de respect et de reconnaissance à nos vaillants alliés du peuple français.

Partout, dans les Iles-Britanniques, le cœur du peuple n'éprouve qu'un sentiment envers eux, sentiment de grande sympathie pour leurs souf-

frances imméritées et d'admiration la plus profonde pour leur valeur sur le champ de bataille.

Côte à côte avec eux, nous combattrons jusqu'à la fin de cette guerre qui nous a été imposée, jusqu'à ce que soit acquise une paix juste et durable.

Nous espérons et formons pour cela des vœux ardents : que la concorde entre les deux nations, basée sur le sacrifice commun et scellée par le sang de milliers de leurs fils les plus courageux, puisse continuer aussi longtemps que durera le monde.

*
* *

Le 7 juillet 1915 avait été la Journée de la France, aristocratique et mondaine ; le 14 juillet suivant fut consacré, à l'occasion de notre Fête Nationale, à une Journée populaire dont le Comité britannique du Secours National au bénéfice des veuves, des orphelins de nos soldats, des familles de nos blessés et des réfugiés des départements envahis, prit la direction.

Pour répondre aux demandes des comités locaux, le Comité dut faire confectionner quatorze millions de petits drapeaux tricolores destinés à être vendus, et quatre millions de médailles du Secours National ou de réductions de notre canon de 75.

Chaque arrondissement de Londres réclama de 80.000 à 100.000 drapeaux, Glascow en voulut 3 millions, Edimbourg 1 million et demi, Portsmouth 200.000, Brighton, Plymouth, Liverpool, Wolverhampton chacun plus de 100.000.

A Londres 20.000 vendeuses furent réparties par arrondissements, quartiers et rues. Entre toutes, Mlle Lloyd George, fille du ministre des Munitions, fit une recette fructueuse en s'établissant dans le quartier des Ministères, de façon à solliciter les collègues de son père et les hauts fonctionnaires de l'État. Une actrice française en représentation à Londres, Mlle Gaby Deslys, s'était établie au Savoy-Hôtel et ne vendait que des drapeaux en soie le plus cher possible.

Les maisons de couture et de modes françaises avaient donné congé à leur personnel pour lui permettre de participer à la vente.

A Trafalgar-Square, des artistes connus se succédèrent toute la journée pour chanter la *Marseillaise* et d'autres chants de France. D'autres artistes pendant ce temps firent une quête qui rapporta des milliers de francs.

A quatre cents mètres de là, devant le palais de Malborough-House, M. Lépine, ancien Préfet de Police, délégué de notre Comité du Secours National, inspectait, avec la reine Alexandra, vingt-huit magnifiques ambulances automobiles offertes au Service de Santé militaire français par le Secours National anglais à l'occasion du 14 juillet.

Rien que pour Londres la recette s'éleva à 750.000 francs.

* * *

Le 14 juillet 1916 fut fêté dans le Royaume-Uni avec un même élan charitable et peut-être avec plus d'amour encore pour la nation alliée.

A Londres, dans les quartiers pauvres du East-End, comme dans la Cité et comme dans les quartiers aristocratiques, chacun avait orné sa boutonnière ou son corsage des cocardes tricolores vendues au profit des blessés français.

Des ventes de bagues, encriers, presse-papiers confectionnés dans les tranchées par nos soldats et de roses fabriquées et peintes par des veuves de nos officiers se poursuivirent fructueusement dans les grands hôtels, les restaurants, les magasins.

Une messe solennelle en présence du personnel de l'ambassade de France, des représentants du Roi, de la Reine, du ministre de la Guerre et des délégations de l'armée anglaise, fut célébrée à la cathédrale catholique de Westminster. Une musique de la Garde se fit entendre pendant la cérémonie. Citons, d'autre part, parmi les manifestations marquantes de la journée, une matinée franco-britannique aux Ambassadeurs, un « at home » au Royal-Automobile au bénéfice de nos blessés, un meeting à Hyde-Park, où trente mille ouvriers réunis à l'appel de la Ligue nationale des Travailleurs britanniques votèrent une résolution exprimant à la France et à ses vaillants défenseurs l'expression de leur admiration. De son côté, le Président de la République avait fait transmettre à tous les journaux par notre ambassadeur, M. Cambon, un message où il exprimait avec quelle émotion il avait appris que le jour de notre fête nationale allait être célébré dans toute l'étendue de l'empire britannique.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DE LA

GUERRE DE 1914-1915

Par **FRANC-NOHAIN** et **PAUL DELAY**

AVIS

Les personnes désireuses de recevoir les fascicules de cette **Histoire anecdotique de la Guerre de 1914-1915** au fur et à mesure de leur publication sont priées de remplir le bulletin ci-contre et de nous le retourner directement 10, rue Cassette, Paris (6e).

Pour éviter des ports de factures et de lettres inutiles, les factures ne seront envoyées successivement qu'après livraison de trois fascicules.

La publication ne dépassera pas 18 fascicules : si elle dépassait ce chiffre, les souscripteurs à la *collection complète* rece-

vraient gratuitement les fascicules 19 et suivants. Nous comptons même que la publication sera complète en 15 ou 16 fascicules.

P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, RUE CASSETTE, PARIS (6e)

Cette histoire formera environ 15 à 18 fascicules en format in-12 (*sans gravures*)

PRIX DE CHAQUE FASCICULE : **0** FR. **60**; *franco*, **0** FR. **70**

Le premier fascicule a paru le 15 mars 1915
Les fascicules suivants paraîtront successivement à raison d'un fascicule par quinzaine

APERÇU DE LA PUBLICATION

FASCICULE I
La Déclaration de Guerre et l'Etat de siège.

FASCICULE II
Paris menacé - Paris sauvé

FASCICULE III
Les Alsaciens-Lorrains et les Etrangers au service de la France.

FASCICULE IV
La Bienfaisance pendant la Guerre.

FASCICULE V
Les blessés, les morts.

FASCICULE VI
L'Aumônerie militaire de terre et de mer.

FASCICULE VII
L'Armée française
a) *Les dépôts.* L'appel des classes. Equipement et instruction.

FASCICULE VIII
L'Armée française
b) *Sur le Front.*

FASCICULE IX
L'Armée française
c) *Les services d'arrière.*

FASCICULE X
Les Anglais et leur armée continentale.

FASCICULE XI
Les Belges et leur gouvernement en France.

FASCICULE XII
Les prisonniers allemands et les prisonniers français,
etc.

Retourner ce Bulletin à la **Librairie P. LETHIELLEUX**
10, RUE CASSETTE, PARIS (6e)

BULLETIN DE DEMANDE

Je soussigné[1]

déclare souscrire à tous les fascicules de la collection **Histoire anecdotique de la Guerre de 1914-1915**, par Franc-Nohain et Paul Delay, *au prix de* **soixante-dix centimes** *chaque fascicule rendu franco à domicile, jusqu'à concurrence de 18 fascicules. Si les fascicules dépassaient le nombre de 18, les fascicules* **19** *et suivants me seraient envoyés gratuitement.*

Signature :

(1) Nom et adresse bien exacts, très lisiblement écrits, avec indication du bureau de poste s'il y a lieu.

RAISON D'ÊTRE DE CETTE PUBLICATION

Écrite d'une plume alerte, cette Histoire anecdotique ne vise nullement à dévoiler les plans militaires ou les secrets diplomatiques. Bien des années se passeront avant que le récit certain des événements actuels puisse être raisonnablement tenté. On ne trouvera dans cette collection que des choses vécues dont les auteurs, écrivains et journalistes de talent, se sont efforcés à rendre, pour le grand public, la lecture instructive, facile et attrayante.

Chaque fascicule, formant un tout, a été écrit avec un souci constant de la sincérité et de l'authenticité les plus scrupuleuses, en un style pittoresque et très littéraire. Le succès de la publication se justifie, car c'est une mine extrêmement riche d'anecdotes et de documents ingénieusement groupés.

Cette collection, la collection idéale de la famille, car elle peut être mise entre les mains de tous, est indispensable pour tous ceux qui s'intéressent aux faits extraordinaires que nous vivons, et qui désirent en garder le durable souvenir. Nul doute d'ailleurs qu'elle ne soit largement utilisée par les historiens futurs de la Grande Guerre.

Paris. — DEVALOIS, 144, av. du Maine (11 dans le passage).

*
* *

Ce qu'est l'effort du Royaume-Uni. - Des chiffres éloquents.

A combien peut-on évaluer les forces de l'armée britannique qui sont venues combattre à nos côtés sur le continent ? Le premier corps expéditionnaire, qui prit une part si brillante à la campagne de Belgique, à la campagne du Nord et à la victoire de la Marne (fin août et septembre 1914), s'élevait à 78.000 hommes, sur lesquels 40 o/o furent blessés ou tués.

Depuis lors le concours de nos alliés s'accrut sans discontinuer. Ils avaient 200.000 hommes en France en décembre 1914, 700.000 hommes en avril 1915, 900.000 en août 1915, 1 million 300.000 en décembre 1915, 1 million 700.000 en août 1916. Les combattants pouvaient être évalués à cette dernière date à 1.200.000, les non-combattants affectés aux services d'intendance, de santé, etc., à 500.000. Il y avait en outre une vingtaine de mille infirmières ou volontaires, femmes militarisées et employées dans les services d'arrière.

Pour apprécier l'effort du Royaume-Uni, ajoutons à ces effectifs 700.000 soldats répartis en Égypte, à Salonique, en Turquie d'Asie, dans les colonies anglaises et aussi dans les colonies allemandes qu'il a fallu conquérir ; ajoutons encore 300.000 blessés ou malades en traitement et 1.800.000 hommes se trouvant dans le Royaume-Uni, soit à l'instruction, soit pour

assurer les services d'intendance et de santé, soit pour remplacer les pertes sur les divers fronts, soit pour défendre les côtes contre une attaque de l'ennemi. N'oublions pas, d'autre part, les 400.000 officiers et marins appartenant à la flotte britannique.

Deux millions de travailleurs étaient employés dans les ateliers de munitions et d'armes, dont 1.600.000 hommes.

Les colonies s'étaient montrées à la hauteur de la métropole. Le Canada avait enrôlé 600.000 hommes, l'Australie 300.000, pour ne citer que les deux principales.

*
* *

La mort de Lord Kitchener. — Le début de la grande offensive.

Le 7 juin 1916 éclatait une nouvelle qui causait une égale émotion à Londres et à Paris. La veille, Lord Kitchener s'était embarqué au nord de l'Écosse à bord du croiseur cuirassé *Hampshire*, avec une partie de son état-major, pour se rendre en Russie où l'appelait une invitation du Tsar. A 20 kilomètres à l'ouest des îles Orkney (îles Orcades), le bateau coula au milieu d'une si effroyable tempête qu'il ne fut sans doute pas possible de mettre les canots de secours à la mer. Soixante-dix-huit cadavres furent rejetés sur la côte, mais jamais on ne retrouva celui du ministre de la Guerre.

De même on ne connaîtra jamais la cause du sinistre : torpillage, rencontre d'une mine sous-marine ou explosion provoquée par un accident à bord.

Etrange mort que celle-là, survenant à quelques semaines de la réalisation des deux pensées qui avaient guidé toute la conduite de Lord Kitchener depuis le début de la guerre : la mise en vigueur du service obligatoire pour tous, et l'offensive contre les Allemands poursuivie par l'armée britannique avec des effectifs et des moyens d'exécution vraiment dignes du but à atteindre.

Comme tous les grands hommes, Lord Kitchener était discuté dans sa propre patrie, et certains journaux avaient mené contre lui de vives campagnes. Il ne nous appartient pas de discuter si les méthodes employées par Lord Kitchener furent les meilleures et si d'autres procédés eussent fourni des résultats plus féconds. Il nous suffit de savoir, à nous autres Français, que ce soldat énergique aima passionnément notre pays et qu'en 1870 Lord Kitchener, sortant de l'École militaire de Woolwich, s'engagea dans la seconde armée de la Loire sous le commandement du général Chanzy. C'était donc sa propre revanche qu'à la fin d'une brillante carrière il entendait reprendre dans notre région du Nord.

La destinée lui a refusé cette joie suprême. Du moins a-t-il pu songer, en mourant, que son œuvre était achevée et que les Allemands allaient bientôt s'en rendre compte.

Fin juin 1916, une canonnade effroyable était

dirigée par l'artillerie anglaise sur tout le front ennemi. Le 2 juillet, au matin, les journaux français publiaient le premier communiqué britannique annonçant le début de l'offensive de nos Alliés en liaison avec notre armée, l'occupation des villages de Montauban et de Mametz, la capture de 2.000 prisonniers. Les armées de Kitchener étaient entrées en action et ne devaient plus s'arrêter. Et c'était M. Lloyd George, ministre des Munitions, qui prenait le portefeuille de ministre de la Guerre, étant lui-même remplacé dans son ancien poste par M. Montaigu.



186-16. — Paris. Imprimerie des Orphelins-Apprentis d'Auteuil.
40, rue La Fontaine, 40

Paris. — DEVALOIS, 144, av. du Maine (11 dans le passage).